

trois dans la même journée selon les localités, et je n'ai dormi que quelques heures par jour, suivant les événements.

Un ami m'invite à son chalet afin de me changer les idées. C'est un endroit calme et paisible au bord d'un lac peu fréquenté. Je me couche en arrivant, ne me lève qu'à l'heure du souper et me couche pour la nuit vers neuf heures. Nous nous levons tôt le matin et faisons de l'équitation. Il y a des endroits très pittoresques dans les environs: nous montons les chevaux quatre à cinq heures par jour et ne rentrons que pour le souper, puis nous couchons de bonne heure. Après trois jours, je reviens chez moi en assez bonne forme, si ce n'est de l'irritation et des douleurs musculaires aux cuisses. Mes affaires n'ont pas été négligées. Je me replace vite dans mes occupations habituelles, rassasié de la politique, à la grande satisfaction de ma famille.

Le Parti libéral ayant été porté au pouvoir, le patronage du comté me revient à titre de candidat défait. Je représente la population auprès des ministères pour l'obtention d'octrois en vue de différents travaux publics: bureaux de poste, ponts, quais, etc. Au cours des quatre années pendant lesquelles je m'occupe du comté, je constate que le travail d'un député dans son comté n'est pas de tout repos. Celui qui a une carrière, un métier ou un commerce assez rentable pour lui permettre de faire une vie aisée et de vivre entouré de sa famille, aurait grand tort d'envier la fonction de député. Ma défaite du 19 juin 1949 a été pour mon plus grand bien, celui de ma famille et de mon commerce.

J'ai eu connaissance, un peu plus tard, qu'un certain député de l'opposition n'a pu résister à la tentation de poser des gestes plus ou moins honnêtes afin d'augmenter ses revenus. N'eût-ce été de la protection d'amis et de parents influents en politique, le scandale auquel il avait participé l'aurait conduit à l'emprisonnement. Nommé au Sénat par l'Honorable Diefenbaker afin d'étouffer sa honte, il n'eut même pas l'honnêteté nécessaire pour y demeurer. On l'obligea à donner sa démission et il dut retourner à sa profession afin de gagner sa vie.

Autres mortalités dans ma famille

À la fin de l'été de 1949, mon oncle Georges, qui a soixante et quatre ans, est mal en train depuis assez longtemps. Les médecins recommandent son hospitalisation au sanatorium Saint-Laurent de Hull où il pourra prendre le repos nécessaire à la guérison de la tuberculose dont il souffre. J'arrête pour le

visiter quelquefois en passant et je suis bien ému de le voir s'éteindre en pleine lucidité. Une fois, il me dit: «Ernest, je ne veux pas mourir ici, peux-tu venir me chercher avec ton ambulance?» Je l'encourage et lui affirme qu'il ne faut jamais désespérer, qu'il peut compter sur moi.

Au mois de janvier, son épouse, ma tante Éva me dit qu'elle aimerait bien que j'aille la chercher, qu'elle peut s'organiser pour en prendre soin. Elle sait qu'il est condamné et elle fait bien pitié. Lorsque j'arrive à sa chambre, l'oncle Georges me regarde avec un éclair de joie dans ses grands yeux bleus qui semblent encore plus grands dans le visage amaigri de ce colosse que j'ai toujours admiré. Au bout d'un moment, il me dit: «Te voilà! Je savais que tu ne m'abandonnerais pas.» Sur le chemin du retour, je parle peu; il est plutôt somnolent. En arrivant devant la porte de sa demeure, il se soulève et dit: «Enfin je suis rendu chez nous.» Il ajoute: «Je te remercie bien en attendant...» Des situations semblables me bouleversent toujours mais, en face de cet oncle qui nous aime tous et est si généreux, j'ai peine à cacher mon émotion. Il est inhumé auprès de sa mère, ma grand-mère Mathilda Hay, dans l'un de mes lots que je vends à ma tante afin qu'elle n'ait pas à le faire déposer dans le charnier.

Ma tante a de bons enfants qui l'aident à supporter son chagrin. Ses deux filles, Georgette et Lucienne, habitent dans le village. Son fils Eddy, hôtelier important de Rouyn, Abitibi, la visite assez souvent et l'entoure toujours de petites attentions délicates. Elle continue son métier de couturière et garde avec elle un soeur, un neveu ou une belle-soeur qui remplissent le vide de son existence.

Un an plus tard, en mars 1950, mon oncle Willie qui n'a que cinquante-sept ans meurt à la suite d'une brève maladie. J'en suis très peiné d'autant plus qu'il semblait si heureux dans la nouvelle maison qu'il habitait depuis 1947. Ma tante est très courageuse et ne se laisse pas écraser par son chagrin. Elle fait l'inventaire de son commerce. Après avoir payé tous ses fournisseurs, il lui reste quelques dollars. Elle désire s'installer à Montréal afin d'avoir plus de facilité pour faire instruire son jeune garçon de quinze ans, Paul-Yvan. Elle me demande si je veux acheter sa maison et la boucherie adjacente; j'y consens sans hésiter. Ma tante part pour Montréal et se confie à ma soeur Odette qui lui procure un peu de sécurité morale pour commencer à vivre dans cette grande ville inconnue. Quelques semaines plus tard, elle habite une chambre convenable dans une famille que ma soeur connaît bien et commence à travailler

à l'hôpital Notre-Dame comme aide au service des repas des malades.

À la fin de juin, ma cousine Rolande, institutrice dans la région rurale de Saint-André-Avellin, va retrouver sa mère et se trouve un emploi pour le mois de septembre dans une école tout près de Montréal. Mon jeune cousin Paul-Yvan, demeuré chez une grand-tante jusqu'à la fin de son année scolaire, les rejoint au cours de l'été et continue ses études à l'école Saint-Stanislas-de-Kostka à Montréal. Ma tante, femme dégourdie et d'un courage à toute épreuve, se familiarise rapidement avec la routine de l'hôpital. Graduellement, elle occupe des postes entraînant de plus en plus de responsabilités jusqu'à ce qu'elle soit aide-garde-malade.

Un après-midi, j'arrête à la boutique de mon beau-père; il répare un fauteuil avec sa femme. Celle-ci me dit: «J'ai entendu dire que votre tante Fabiola est partie pour Montréal avec sa famille et qu'elle vous a vendu sa propriété. Arthur et moi avons pensé qu'il nous plairait d'aller demeurer dans cette maison: c'est une belle place centrale, tout proche de l'église.» Je sais que cette dernière raison est très importante pour madame Gourd qui assiste à la messe presque chaque matin. Monsieur Gourd renchérit: «Il y a une belle cave où je pourrais transférer tous mes outils et ma meule pour affiler les lames de *clippeurs*.» Or il fait ce travail depuis presque quarante-cinq ans; je comprends que cela lui tienne à coeur d'être installé pour l'exercer sans avoir à sortir de la maison. Mes beaux-parents me proposent d'acheter la maison et de me payer avec la demeure qu'ils habitent, la boutique et le garage. Le marché est conclu et ils continuent même à exploiter le commerce d'épicerie-restaurant de l'oncle Willie, mais ne gardent pas la boucherie.

Par la même occasion, mes beaux-parents me disent que, vu que je suis pratiquement le seul à m'occuper des frais funéraires, ils aimeraient se retirer du commerce et me le vendre. Ils me font un prix et des conditions faciles. Je suis désormais l'unique propriétaire de l'entreprise qui continuer de se nommer 'Maison funéraire Whissell & Gourd'.

Je transforme leur ancienne maison en deux logis et la boutique, qui a deux étages, en cinq petits logements aussitôt loués. Environ deux ans plus tard, ces derniers sont rasés par les flammes: le feu prend dans un des logements du deuxième étage, habité par un jeune couple et leur bébé. Ils avaient placé une chaufferette électrique près du berceau et, en bougeant, le bébé a probablement fait tomber une couverture qui a pris feu au contact de la chaufferette. Les flammes se répandent

rapidement, c'est un sauve-qui-peut. Les pompiers ne peuvent que contenir les flammes et empêcher qu'elles ne se propagent aux bâtisses voisines. Le printemps suivant, je construis, sur les mêmes fondations, une bâtisse à deux grands logis.

Vers le même temps, Adéline Legault me demande d'aller la voir et me propose d'acheter sa maison de la rue Principale près de la rue Saint-François-Xavier; elle se sent trop vieille et malade pour continuer à tenir maison seule. Elle veut plutôt aller demeurer avec sa tante, madame Hector Desormeaux qui habite avec son fils Paul et sa fille Emela. Après discussion concernant les conditions et le prix, j'achète la maison. Je la convertis en deux logements, un en bas et un en haut, que je loue pendant quelques années. Puis je la vends à Hervé Boyer qui la transforme en restaurant.

En 1939, à l'occasion du décès de ma grand-mère, quand j'ai acheté plusieurs lots dans le cimetière en vue d'accommoder des familles qui ne possédaient pas de lots et pourraient être obligées d'employer le charnier pour leurs défunts, je ne pensais pas qu'ils serviraient à six membres de ma propre famille dans les douze à quinze ans à venir. Le 28 mai 1941 et le 27 juin 1942, c'est la perte de ma mère et de mon père puis, en février 1949, la mort de mon oncle Georges Whissell.

La mort de mon frère Frank

La mortalité la plus imprévue est sans doute celle de mon jeune frère Frank. À l'âge de quarante-deux ans, il meurt subitement le 13 décembre 1951 dans une région de la Lièvre, à Poltimore au nord de Buckingham où il avait une entreprise forestière. Ma belle-soeur Annette m'informe de la triste nouvelle et demande si je peux m'occuper des démarches d'usage. À mon tour je demande à Romuald Mallette de se rendre avec le fourgon à Buckingham où je le rencontrerai en compagnie du docteur Lucien Bourgeault, coroner, de mes deux neveux Gilles et Jacques de ma nièce Madeleine avec son époux. Le fourgon a une panne à Masson et, pendant qu'il est dans un garage, je passe sans le voir. Rendu à Buckingham, je pense que mon chauffeur a peut-être décidé de se rendre à Poltimore et je continue. Arrivé là, je m'informe du sentier qui se rend au lac Bouleau où mon frère fait chantier.

Le cultivateur à qui je m'adresse répond qu'il n'est pas facile de s'y rendre. Il fait nuit et je lui demande de m'accompagner, que je paierai son déplacement. Il répond qu'il ne saurait accepter d'argent dans des circonstances aussi pénibles et il nous accompagne. Nous parcourons un ou deux milles en

automobile avant d'arriver au sentier où, suivant le guide, il faut marcher environ quatre milles pour nous rendre au lac Bouleau. Il fait un froid sibérien; nous marchons le plus vite possible et arrivons au camp environ une heure et demie plus tard. Un ami de mon frère, monsieur Tessier, est resté auprès de sa dépouille. Frank semble dormir paisiblement couché dans son lit. Deux chaussons de laine couvrent sa poitrine; à côté de son chevet, le docteur remarque une tasse contenant une potion contre l'indigestion. Après les examens d'usage, il déclare qu'il s'agit d'une mort naturelle: il est probablement mort dans son sommeil.

Il y a un plat de macaroni dans le réchaud sur le poêle; Frank avait fait le souper pour les hommes qui rentraient vers cinq heures. Madeleine prend un petit crucifix suspendu à la tête du lit. Monsieur Tessier raconte que Frank était plus essoufflé depuis quelques jours et, en accompagnant les hommes sur le chantier, il arrêtait à tout moment pour se reposer. Ce jour-là, il semblait triste et lui avait dit: «Je vais rester à la cabine et j'irai vous rejoindre plus tard.» Le matin, il les avait regardés partir et leur avait fait signe de la main jusqu'à perte de vue. Vers trois heures, monsieur Tessier, inquiet de ne pas voir Frank arriver à l'ouvrage, retourne à la cabine et devient de plus en plus anxieux car il ne voit aucune fumée sortir du tuyau qui sert de cheminée. Frank n'étant pas dans la cuisine, il va dans sa chambre et le trouve mort dans son lit. Lorsque les hommes arrivent et apprennent la nouvelle, ils retournent chez eux, laissant monsieur Tessier avec le pauvre défunt, et se chargent d'avertir la famille.

Avec l'aide du mari de Madeleine et du guide, j'improvise un brancard fait de deux gaules et d'une couverture de laine attachée avec de la broche à foin, j'y dépose le cadavre et nous prenons la route du retour. Le guide et moi nous tenons à l'avant du brancard et monsieur Tessier à l'arrière, suivis du docteur Bourgeault et de mes neveux et nièce. Le froid est encore plus rigoureux, la nuit claire et la lune pleine. Nous marchons d'un bon pas malgré notre fardeau, mais il faut arrêter souvent pour nous reposer car le sentier est très accidenté: côtes, bas-fonds, bancs de neige où nous enfonçons. À mi-chemin, nous entendons des voix et apercevons monsieur Mallette et son compagnon. Nous changeons le brancard improvisé contre la civière et reprenons silencieusement notre marche lugubre.

La dépouille est exposée au salon funéraire Ménard de Lachute et le service religieux est célébré dans l'église Saint-Philippe-d'Argenteuil. Puis le corps est inhumé au

cimetière de Saint-André-Avellin, dans le lot où reposent ma mère et mon père. Mon frère Georges arrive de l'Alberta pour les funérailles. Cette mort prématurée de notre jeune frère nous affecte tous profondément.

Ma tante Belange

Le premier de l'an 1952, je reçois un téléphone de tante Éva, soeur de mon père, qui habite Chicoutimi avec sa soeur Belange et son beau-frère, l'oncle Maurice Courtemanche. Elle demande si je peux me rendre immédiatement à Chicoutimi. Tante Belange est mourante, oncle Maurice est malade au lit et elle-même, très fatiguée, ne peut plus tenir le coup. Je réponds que je prends le train le soir même.

J'arrive à Chicoutimi assez tôt le lendemain matin. Tante Belange est dans le coma et oncle Maurice, retenu au lit par une pneumonie. Il avait été hospitalisé et insiste pour revenir à son domicile quand tante Yvonne de Sudbury était arrivée pour les secourir. Celle-ci fait face à une situation très pénible et, malgré son dévouement inlassable, ne parvient pas à détourner le destin. Ma tante Belange meurt quelques heures après mon arrivée. Quoiqu'il s'attende à la mort de sa femme, mon oncle est atterré et me remet tout en main.

Il est entendu que la dépouille de ma tante sera exposée et inhumée à Saint-André-Avellin. Moi-même entrepreneur de pompes funèbres, il m'est facile de prendre les arrangements nécessaires avec la maison funéraire Blackburn de Chicoutimi pour que le cercueil puisse être mis dans le train le soir même afin de faire le transfert dans le train pour Papineauville le lendemain matin.

Mon oncle écrasé par la douleur est bien attristé à la pensée que son état ne lui permet pas d'accompagner la dépouille de sa femme. Il est en voie de rétablissement mais craint les risques qu'un tel déplacement comporte. Afin de le conduire à la gare, je demande l'ambulance de Chicoutimi et m'assure que mon ambulance sera à la gare de Montréal à notre arrivée. La dépouille sera exposée dans un petit salon du couvent des Soeurs de la Providence; j'y ai pris des arrangements spéciaux. Après le service religieux, elle sera inhumée dans un de mes lots que mon oncle achète. Celui-ci passe quelques jours de convalescence chez moi et retourne à Chicoutimi en compagnie de sa belle-soeur, tante Éva qui y demeure depuis nombre d'années.

Avant de partir, mon oncle veut absolument payer mon déplacement et les frais occasionnés par la mort de ma tante.

Je refuse et lui dis: «Si vous saviez comme je suis heureux de vous rendre service! Je n'oublie pas les années passées chez vous quand j'étais jeune. Rien ne pourra jamais compenser ce que vous et ma tante avez fait pour moi. J'aurais seulement souhaité pouvoir vous témoigner ma reconnaissance dans des circonstances moins tristes. J'ai bien de la peine que ma tante ne soit plus là mais je veux que vous sachiez que vous serez toujours le bienvenu à Saint-André-Avellin et j'espère que vous reviendrez aux vacances de l'été prochain.»

Retour à la mairie

Lorsque j'ai démissionné en 1949 afin de me lancer dans la politique fédérale, Wilfrid Séguin, marchand et maître de poste, a occupé le fauteuil de la corporation. Il n'a rempli qu'un mandat, ayant dû se retirer à cause de maladie. À partir de 1951, Albert Bricault, cordonnier depuis une trentaine d'années, accomplit les fonctions de maire jusqu'à sa mort le 20 novembre 1955, à l'âge de soixante ans. Les conseillers me demande de le remplacer jusqu'à la fin du terme, soit le mois de mai 1957.

Un seul homme agit comme secrétaire pour le conseil de la corporation et pour celui de la municipalité. Il a été nommé en 1939 au cours de mon deuxième mandat comme conseiller et c'est un ami personnel que je considère très compétent. Lors de mon mandat en remplacement de monsieur Bricault, j'ai des démêlés avec ce secrétaire au sujet de son parti-pris pour la municipalité, qui est préjudiciable aux intérêts du village dont je suis maire. Au cours d'une assemblée spéciale des deux conseils, les interventions répétées mal à propos de ce secrétaire me harcèlent et me mettent dans l'obligation de lui dire publiquement de se mêler de ses affaires, lui rappeler qu'il est employé, qu'il n'a pas été élu par la population comme administrateur et que son rôle se limite à celui de secrétaire. Mon ami n'apprécie guère ma remontrance et se promet de me faire regretter mes paroles qu'il considère comme une insulte.

Les élections de 1957 sont pour lui l'occasion toute trouvée de se venger. Il démissionne de son poste de secrétaire et se fait proposer comme candidat au fauteuil de maire de la corporation afin de me faire la lutte. Malheureusement pour lui, le résultat des élections me donne une majorité de cent une voix sur une population votante d'environ quatre cents personnes. Je suis désolé de voir mon ancien ami quitter les lieux sans dire un mot à qui que ce soit. Je ne lui tiens aucune rancune et lui conserve mon estime malgré nos dissensions.

Après avoir rempli mes fonctions comme maire jusqu'en mai 1959, je me représente à la nomination et fais face à un candidat qui a l'appui absolu de mes adversaires en politique des années quarante, regroupés pour me faire la lutte. Je les défais avec une majorité de cent sept voix.

Je ne m'occupe pratiquement plus de politique provinciale, ni fédérale, mais je suis reconnu comme un libéral. Le député provincial de l'Union Nationale, ministre des Travaux publics, le même qui avait appuyé le candidat contre lequel j'avais fait la lutte à titre de candidat du parti libéral fédéral en 1949 — et contre qui j'ai toujours travaillé auprès de ses adversaires en temps d'élections — vient me voir. Il me réitère son désir de me voir adhérer à son parti: «Je suis au courant de ton influence dans la région. Je suis prêt à faire bénéficier ton village des octrois dont il a besoin, à condition de recevoir de la reconnaissance. Au lieu de travailler contre mon parti, sois sympathique...»

Après réflexion, ayant toujours à cœur les intérêts des paroissiens, j'accepte de rester neutre en politique provinciale à condition que le conseil reçoive les octrois avant les élections. Un des premiers octrois que la corporation reçoit est l'argent nécessaire pour la construction d'une belle route de gravier d'environ trois quarts de mille, conduisant du chemin à la *dam* où sont les sources d'eau et le système de pompage de l'aqueduc du village, et pour la construction d'un nouveau barrage de ciment afin de remplacer l'ancien qui est en bois et à demi pourri. Peu de temps après, la corporation reçoit un montant d'argent suffisant pour exécuter certains travaux d'égout, puis le gouvernement fait le recouvrement en asphalte de quelques rues du village. Tous ces travaux sont exécutés dans les plus brefs délais avant les élections: la corporation reçoit la valeur d'une cinquantaine de mille dollars. Lorsque les travaux sont terminés, il reste la somme de quinze cents dollars sur les octrois obtenus. Ce montant est déposé au compte de banque de la corporation.

Pendant la période électorale au provincial, le ministre des Travaux publics me demande de faire des discours en sa faveur. Je peux difficilement le lui refuser, vu sa générosité pour ma corporation. Mais, malgré son insistance, je refuse carrément de parler dans ma paroisse et celles du Petit-Nord. J'assiste comme orateur à trois assemblées: Buckingham, Gatineau et Masson. Le ministre est réélu sans difficulté.

Aux élections municipales de 1961, je suis encore sur les rangs à l'appel nominal mais, cette fois-ci, pratiquement sans supporteurs et ayant affaire à un adversaire qui est mon

ancien organisateur pour le Parti libéral. Lui et les autres de ce parti ne m'ont pas pardonné mes activités politiques avec l'Union Nationale même s'ils sont tous au courant que mes raisons étaient motivées par les intérêts de la corporation. Presque tous mes anciens supporteurs me font une lutte acharnée, à la grande satisfaction de mes adversaires de toujours qui veulent se débarrasser de moi, ce qu'ils n'ont jamais pu réaliser. Je les gêne dans l'accomplissement de leur politique que la population n'a jamais acceptée.

Il me répugne de m'adresser publiquement à la population pour lui exposer les motifs de mon comportement. Je me contente, avec l'aide de mon fils Yvon, de faire du porte à porte et d'expliquer la situation. Le jour du scrutin, une organisation monstre me fait face. Mes amis me disent: «Si on travaille et si on vote contre toi, ce n'est pas parce que tu n'as pas toujours été un bon maire; tu as probablement été le meilleur maire que Saint-André-Avellin n'ait jamais eu. On ne peut accepter ton abandon du Parti libéral, c'est une trahison.» À ces arguments je réplique qu'en dehors des intérêts pour la population que je représente, ma considération et mon estime envers le Parti libéral se sont depuis longtemps refroidies et que mon attitude a été adoptée après de mûres et sérieuses réflexions. Suivant mon jugement et ma conscience, j'ai bien agi et, si c'était à recommencer, je me comporterais de la même façon.

Le soir du dévoilement du scrutin, la population décide de me remplacer comme maire: elle élit mon adversaire avec une majorité de quarante votes. Je ne considère pas cette défaite humiliante, elle n'est pas due à mon incompetence en tant qu'administrateur ni à mon manque de dévouement. Comme d'habitude, les vainqueurs se réunissent à l'hôtel Royal, propriété d'Aldège Whissell. Au début de la soirée, le nouveau maire me téléphone pour m'inviter, avec mon fils Yvon, à me joindre à eux; il dit que tous seraient heureux de nous y voir. Mon arrivée est chaleureusement applaudie. Parmi mes anciens supporteurs, certains paraissent attristés, d'autres, peu joyeux, réfléchissent peut-être aux résultats du verdict, se demandant si ma défaite comme maire ne serait pas à l'encontre de l'intérêt général de la population. Les fanatiques du Parti libéral sont manifestement contents de ma défaite.

Je ne garde rancune à personne et continue à jouir de l'estime de tous; je leur rends la pareille en mettant de côté les divergences politiques. Durant la soirée, je suis prié de prendre la parole. Je le fais volontiers, y allant de mes remerciements, regrets, remerciements et même d'une offre au nouveau maire pour mes renseignements ou conseils s'il le juge à propos. Dès

le lendemain matin, le maire se présente à mon bureau afin de prendre certains renseignements.

À peine quelques semaines après cette défaite qui m'avait attristé, je m'aperçois que je suis libéré d'un grand fardeau car je m'étais donné corps et âme à mes fonctions de maire. J'ai plus de temps à consacrer à ma besogne qui pourrait occuper à plein temps deux ou trois hommes et je peux entreprendre d'autres activités qui m'intéressent. Je suis toujours à la disposition de ceux qui continuent à affluer à mon bureau pour des renseignements, des conseils, faire remplir différentes formules, demander des pensions, de l'aide du service social et quoi encore. Au cours de mes fonctions de huissier de la Cour supérieure, les gens sont habitués à me consulter souvent concernant des questions légales et mes conseils leur ont parfois évité des frais d'avocats.

Incendie au salon mortuaire

Trois ans après la mort de tante Belange, la deuxième épouse de mon oncle Maurice m'informe par téléphone que celui-ci est décédé après une courte maladie. Dans son testament, il a stipulé que sa dépouille soit exposée à Saint-André-Avellin et inhumée dans son lot du cimetière après le service religieux. Elle fait les démarches nécessaires pour faire transporter le corps à Papineauville et me demande si je peux m'occuper des arrangements, ajoutant qu'elle paiera les frais encourus.

Le matin des funérailles, je suis seul au salon avec Rémi Calvé en attendant l'heure d'ouverture. Remisant le camion au sous-sol du salon, l'employé de Coca-Cola sent la fumée qui sort par la porte en haut de l'escalier et crie aussitôt: «Le feu est pris en haut.» Nous accourons à l'arrière et, en ouvrant la porte, apercevons les flammes qui lèchent les murs de toutes parts, juste en arrière du mur où est le cercueil. Refermant vivement la porte, nous courons au cercueil afin de le sortir avant que les flammes ne l'atteignent. Il est impossible de retourner à l'intérieur de la bâtisse. Nous déposons le cercueil sur une galerie voisine et je vais sortir le corbillard afin d'y placer le cercueil. L'alarme a été donnée et les pompiers, malgré leurs efforts, ne réussissent pas à contrôler les flammes. La bâtisse est complètement rasée en peu de temps, et les assurances ne couvrent pas la perte.

Lorsque je dépose le cercueil dans la fosse, j'ai encore soulevé à la pensée que la dépouille de mon oncle Maurice aurait pu brûler dans cet incendie.

J'avais construit le salon mortuaire, deux ans auparavant, sur un emplacement de la rue Saint-Denis que j'avais acquis de monsieur Gourd en même temps que ses autres bâtisses en échange de l'ancienne maison de l'oncle Willie. Dès que les évaluateurs ont terminé leurs estimations, j'engage une équipe d'hommes pour déblayer les ruines. Voyant que les fondations sont intactes, je commence immédiatement à reconstruire tout en apportant quelques modifications à l'intérieur et à la couverture.

Je suis pressé de rebâtir car je ne veux pas priver mes concitoyens de l'usage d'un salon mortuaire auquel ils sont habitués et qu'ils apprécient grandement. Mes menuisiers et moi travaillons jusqu'à une dizaine d'heures par jour, et même plus longtemps quand nous sommes rendus à la finition intérieure. Mes autres occupations passent après et je ne dors souvent que quatre à six heures par nuit. Deux mois plus tard, le salon est prêt à recevoir la clientèle: il est encore plus beau et plus confortable que le précédent.

Mort du curé Yelle

Au cours de l'été de 1955, le chanoine Yelle monte en chaire et, d'une voix presque émue mais remplie de satisfaction et de fierté, apprend aux paroissiens que la dette de la fabrique est entièrement payée. Il a relevé le défi des années 1930 concernant la dette excessive de l'église. Cette nouvelle est un soulagement aussi bien pour le curé que pour les citoyens qui se rappellent les années de crise qu'ils ont traversées en ayant à faire face au paiement du prélevé de l'église.

Le curé, âgé de soixante-seize ans, prend sa retraite peu de temps après. Il est en assez bonne santé, jouit de sa résidence d'été au lac Simon et va souvent dans son ancienne paroisse de Sainte-Cécile-de-Masham. Il conduit son automobile et profite de sa liberté. Malheureusement, il meurt dans un accident de la route à Gracefield, le 3 mai 1956. Il était né à Napierville le 4 février 1979. Il est inhumé dans le cimetière de Saint-André-Avellin, paroisse où il a passé vingt-neuf ans de vie active comme curé. Le curé Réal de Varennes, qui a déjà été vicaire de la paroisse, le remplace.

Achat d'un domaine à Duhamel

En janvier 1955, je reçois un téléphone de Marin Filion de Duhamel. Il me demande de me rendre chez lui en ambulance pour une dame Bertha Sylvia Koppinen qui habite un chalet à

un quart de mille de chez lui. En m'y conduisant, nous passons un petit pont de quarante-cinq pieds qui traverse la rivière Petite-Nation. Nous suivons une route étroite et très bien entretenue, en pleine forêt, avant d'arriver à l'entrée d'un superbe chalet. Un serviteur vient ouvrir la porte qui nous fait face et donne sur la cuisine. La façade de ce chalet immense situé sur un cap débouche sur le petit lac Poisson Blanc.

La malade inconsciente est couchée sur un divan devant un énorme foyer de pierre. En revenant à Saint-André-Avellin, j'arrête au bureau du docteur Gérard Chagnon; il fait un examen sommaire de la patiente dans l'ambulance et me dit de la transporter à l'hôpital de Buckingham. Je remarque que la dame porte une montre-bracelet sertie de nombreuses pierres qui me paraissent être des diamants et trois bagues garnies de très grosses pierres semblables. Je dis au docteur que, la dame étant inconsciente et seule, je ne veux pas prendre la responsabilité de ces bijoux. Il m'approuve et j'enlève les bijoux, avec le docteur comme témoin, puis arrête chez moi pour les confier à ma femme. Rendue à l'hôpital, la malade est toujours inconsciente. Alors je confie à la garde-malade une note à lui remettre dès qu'elle sera consciente: «Madame Koppinen, je vous ai enlevé vos bijoux de crainte que vous ne les perdiez, ils sont chez moi en toute sécurité. À votre sortie de l'hôpital, arrêtez chez moi et vous pourrez en prendre possession. Bien à vous, Ernest Whissell.»

Environ huit jours plus tard, madame Koppinen arrive chez moi en taxi, s'identifie et me demande si je suis bien Ernest Whissell. Sur ma réponse affirmative, elle entre et me montre la note que je lui avais laissée. Elle ne cesse de me remercier de tout ce que j'ai fait pour elle. Je lui remets les bijoux et, en les mettant, elle dit: «Cette montre et ces bagues sont des souvenirs d'un être très cher et qui n'est plus. Ce sont des bijoux de grande valeur.» Elle demande combien elle me doit pour le transport en ambulance; je réponds que c'est trente dollars. Elle me présente un billet de cinquante dollars et, me voyant sortir vingt dollars afin de lui rendre le change, elle me dit de garder le tout car à ses yeux le service que je lui ai rendu est inestimable. Puis elle part en me remerciant encore chaleureusement et prend le taxi qui l'attend, celui d'Émile Saliba de Chénéville.

Deux à trois semaines plus tard, celui-ci me téléphone et dit que madame Koppinen aimerait me voir aussitôt que possible. Je lui demande s'il sait à quel sujet. Il répond qu'il croit que c'est à propos de son chalet et de son domaine qu'elle veut vendre pour ensuite retourner dans son pays, la Finlande. Je

déclare à monsieur Saliba que je ne suis pas intéressé à acheter cette propriété qui doit coûter beaucoup trop cher pour mes moyens. Il réplique que madame Koppinen insiste et ne veut vendre sa propriété à personne d'autre que moi; elle désire être payée comptant et est certaine qu'elle n'aura pas de trouble avec moi en qui elle a confiance. C'est à moi qu'elle veut vendre même si c'est à meilleur marché qu'à quelqu'un d'autre; elle désire faire affaire avec moi.

Je ne prends pas la chose au sérieux. Au bout de quelques jours, madame Koppinen téléphone elle-même et demande si monsieur Saliba m'a fait son message. Je réponds que oui mais j'avais été trop occupé et, d'ailleurs, je ne pense pas pouvoir acheter sa propriété trop dispendieuse pour mes moyens. Elle insiste pour que je passe la voir afin de parler d'affaires et nous prenons rendez-vous pour le lendemain après-midi. Je me rends à Chénéville dans mon auto et, de là, en autoneige jusqu'au chalet car la tempête de la veille a rendu les routes impossibles. Lorsqu'elle nous voit arriver, monsieur Saliba et moi, elle dit: «Je ne pensais pas que vous pourriez vous rendre. Entrez vite vous réchauffer et prendre un verre.» Nous parlons de choses et d'autres. Madame Koppinen est une femme instruite, bien éduquée, élégante et belle en plus.

En arrivant au chalet, l'architecture extérieure du toit m'avait intrigué: elle semblait représenter différents pignons en forme d'étoiles ou de pentagone. Nous sommes dans la pièce où elle était lors du transport en ambulance: une grande salle carrée avec une porte en angle à chaque coin. Entre chacune, de larges portes doubles vitrées auxquelles sont suspendues de somptueuses tentures de velours rouge, donnant accès à d'autres pièces. La maîtresse de maison m'invite à visiter.

Les portes aux quatre angles conduisent à quatre chambres à coucher très bien meublées, les larges baies vitrées donnent sur la salle à manger à gauche, sur un solarium à droite et en face, sur le vestibule de l'entrée principale, face au lac. Dans le solarium, elle fait soulever une trappe dans le plancher et nous descendons dans une cave de sept pieds de hauteur. Avec un contentement visible, elle fait observer les fondations de quinze pouces d'épaisseur en béton armé; au centre se trouve une grosse fournaise à huile isolée d'amiante et de tôle avec un registre. Un réservoir à huile de mille gallons est enfoui dans la terre tout près de la maison; le système à air chaud est contrôlé par un thermostat. Une porte dans les fondations, à gauche, conduit à l'extérieur. De plus, une autre petite cave de quinze par vingt pieds sous la remise à bois sert d'atelier

pour les menues réparations. La cuisine communique avec une dépense spacieuse et la remise à bois.

Au deuxième se trouve une salle de bains avec toilettes en plus d'une grande chambre à deux lits. Par les fenêtres du deuxième étage, la vue est magnifique; cela me donne une idée de la grandeur du lac tout entouré de montagnes. Madame Koppinen me montre le grand escalier qui conduit au quai en avant de la maison, à droite un hangar pour le yacht et la chaloupe. Dans la pente qui descend au lac, deux petits chalets bâtis en bois rond comme la demeure principale: l'un sert de buanderie, l'autre est à l'usage des employés. Une pompe électrique munie d'une pointe alimente le réseau de l'aqueduc. À une centaine de pieds sur la route en arrivant se trouve un garage solidement bâti, le long duquel une route conduit à un poulailler et à un jardin. Pour descendre au hangar à bateau, on utilise un long escalier de bois de pièces qui suit la pente escarpée au centre de laquelle une jolie bâtisse à pignon sert de *bécosse*. Le tout est situé sur un lot de quatre-vingt-dix-sept acres de terrain en forêt quasi vierge dont la coupe de bois n'a pas été faite depuis au moins cinquante ans.

De retour dans le living-room, madame Koppinen demande ce que je pense de la propriété. Je lui dis que je n'aurais jamais imaginé qu'un domaine aussi spacieux et luxueux puisse exister dans une localité aussi isolée que Duhamel. «Je veux retourner en Finlande au printemps pour y rester, dit-elle. Je veux récupérer tous mes biens, vous vendre ma propriété et recevoir de l'argent comptant. Je peux vous vendre tout ce qui est ici, l'ameublement compris, à très bon marché.» Avec un peu d'appréhension, je demande: «Madame, quel est ce 'bon marché'?» Elle me fixe un montant qu'elle désire obtenir comptant; pensant avoir mal compris, je lui fais répéter son prix. Souriant, elle le répète en affirmant qu'elle sait que ses biens valent plus que cela mais ce prix fait son affaire et elle est heureuse de me vendre à moi. «Si vous acceptez, dit-elle, je ferai venir un notaire dès demain après-midi; j'ai hâte de régler ce marché.»

Le lendemain, nous signons le contrat devant le notaire J.J.O. Fréchette, avec les clauses suivantes: elle garde les meubles neufs encore emballés et d'autres auxquels elle tient, de même que le yacht Peterborough et le moteur de dix forces; elle se réserve le privilège de demeurer dans le chalet jusqu'au premier mai et s'engage à l'entretenir et à le chauffer convenablement. «Le réservoir à huile est vide, me dit-elle, faites-le remplir et, quand je partirai, je paierai l'huile que j'aurai dépensée.»

À la fin d'avril, elle téléphone pour me demander de passer vérifier l'état dans lequel elle laisse la propriété et régler sa consommation d'huile à chauffage. Quand j'arrive, plusieurs hommes chargent un gros camion de déménagement. Elle me dit de mesurer l'huile dans le réservoir afin de me payer. Je réponds: «Madame Koppinen, si vous étiez partie lorsque j'ai acheté, j'aurais été obligé de chauffer mon chalet à mes frais; je n'ai pas de compte à vous charger pour l'huile.» Sur ces entrefaites, le camionneur entre et dit qu'il n'y a plus de place pour embarquer le bateau. «Monsieur Whissell, me dit-elle, vous ne m'avez pas fait payer l'huile à chauffage, je vous donne mon bateau et le moteur.» Depuis que j'ai rencontré cette dame quand je l'ai transportée en ambulance, j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre parler de son amour intense de la vie et de sa grande générosité. Lors de son départ, c'est la troisième fois que je la rencontre.

Ma famille est anxieuse de voir le chalet, elle a peine à croire la description que j'en ai faite. Dès la fin de semaine, je les emmène tous visiter le domaine: ils sont au comble du bonheur et s'organisent pour y passer tout l'été. La femme d'Yvon avec Suzanne et Monique y passent la majeure partie de leurs temps libres; ma soeur Odette et son mari y viennent pour un mois de vacances. J'arrête souvent souper avec eux ou me reposer, c'est un si beau site. Malheureusement, ma femme, dès sa première visite, est très incommodée par les moustiques innombrables à cette époque de l'année; elle doit même aller consulter un médecin qui lui dit qu'elle est allergique aux piqûres d'insectes. N'étant pas particulièrement attirée d'avance par la villégiature, ma femme reste craintive des moustiques et se prive souvent de nous accompagner.

Salons mortuaires dans les villages environnants

Dans toute la région, à part Saint-André-Avellin où il y a un salon funéraire, les défunts sont exposés à domicile. Le convoi funèbre en part pour le service religieux à l'église et de là pour le cimetière. Lorsque la distance le permet, le directeur de funérailles marche en avant, trois porteurs suivent de chaque côté du corbillard, puis vient la famille, les parents et amis. Souvent le célébrant du service religieux accompagne le cortège au cimetière.

Un jour, après une cérémonie religieuse de funérailles à Papineauville, le curé marche à mes côtés pour se rendre au cimetière. Il me dit: «Monsieur Whissell, vous devriez bâtir

un salon funéraire à Papineauville. Actuellement, un bon pourcentage de la population fait partie de votre clientèle. Si vous aviez un salon, vous auriez toute la population avec vous; la majorité des citoyens désire les services d'une maison funéraire et vous êtes l'homme tout désigné.» Je réponds que j'y ai déjà songé mais que je ne vois pas d'emplacement convenable. Le curé Racan réplique que l'ancienne imprimerie située tout près de l'église serait un endroit idéal pour un salon mortuaire. L'ennui c'est qu'elle n'est pas à vendre; elle est occupée par le fils célibataire de l'ancien propriétaire. Il est malade et vit seul; il veut y demeurer jusqu'à sa mort. «Je vais aller le visiter, me dit le curé, et voir s'il y a quelque chose à faire.»

Au bout de quelques jours, le curé Racan me téléphone et demande d'aller le rencontrer au presbytère. Il me raconte qu'il a vu monsieur Picard; le seul problème: il ne veut pas s'en aller en pension. Depuis la mort de son père, il a toujours été seul et s'est bien arrangé, il fait ce qu'il veut, aime sa liberté et veut la garder. Il consentirait à vendre s'il pouvait avoir un petit logis pour être chez lui: une cuisine et une chambre à coucher suffiraient à ses besoins. «Mais, monsieur le curé, il n'y a aucun problème, lui dis-je, je suis propriétaire d'une petite maison à un égage que j'ai achetée de Sam Girard il y a deux ans, justement sur la rue Jeanne-d'Arc, à une centaine de pieds de l'imprimerie. Et elle n'est pas occupée dans le moment.»

Suivant la recommandation du curé, je vais immédiatement rencontrer monsieur Picard. J'entre par l'ancienne porte principale de l'imprimerie et me rends tout au fond où il a aménagé une petite pièce de douze pieds carrés qui lui sert de cuisine et de chambre à coucher. Il est malade et me fait pitié. Je le mets au courant de ma conversation avec le curé et lui dis que j'ai une petite maison qui ferait peut-être son affaire. Il connaît l'ancienne maison de Sam Girard et me dit qu'elle serait bien assez grande pour lui car l'imprimerie est beaucoup trop grande et bien difficile à chauffer. Je l'invite à venir la visiter avec moi. Satisfait de l'état de la maison, il la trouve juste assez grande pour ses besoins. Après avoir discuté, nous en venons à une entente et passons un contrat chez le notaire Boulais de Papineauville. Monsieur Picard semble bien heureux. Je l'aide à déménager puis je prends possession de l'ancienne bâtisse.

Celle-ci est en *clabord* et mesure cinquante par trente-cinq pieds; de longues galeries de bois ornées de découpures longent la façade aux deux étages, comme c'était la vogue au début

du siècle. Je les enlève et recouvre les murs extérieurs de papier brique. Je fais un mur de division au rez-de-chaussée et finis un côté en un salon mortuaire assez attrayant. Puis je construis deux logements à l'étage supérieur de même qu'un autre, voisin du salon en bas. Le salon a une entrée individuelle tout comme les logis.

Mon employé permanent dans les frais funéraires, Gustave Louisseize, est un homme très adroit et d'une rapidité extraordinaire. Il vient souvent nous donner un coup de main. En moins de trois mois, tous les travaux sont terminés. Je suis bien satisfait des ouvriers de Papineauville, un monsieur Robinson et un monsieur Dupuis que j'avais engagés. Je confie l'entretien du salon à Émile Brazeau, bedeau de l'église de Papineauville.

Plusieurs citoyens du village de Ripon me disent qu'ils aimeraient bien eux aussi avoir un salon mortuaire dans le village. Encouragé par les résultats de ma construction à Papineauville, je demande à Aurèle Mantha et Rock Dufresne de Ripon s'ils veulent m'aider à bâtir un salon mortuaire. Ils m'objectent qu'ils ne sont pas de vrais menuisiers. Je leur dis que je ne le suis pas moi non plus mais, qu'à nous trois, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas réussir.

J'ai un emplacement que j'avais acheté de Josaphat Larose quelques années auparavant et qui me semble bien situé pour un salon mortuaire. Nous commençons immédiatement les travaux. Ayant pris de l'expérience à Papineauville, j'ai beaucoup d'agrément à travailler avec ces deux hommes adroits et rapides autant que moi. Je finis un logis de quatre pièces avec une salle de bains, à l'étage, pour loger le préposé à l'entretien du salon, Josaphat Larose et son épouse. Dès le début de l'automne, la population de Ripon jouit des services d'un salon mortuaire.

Environ un an et demi plus tard, un restaurant appartenant à monsieur Broussière et situé à une vingtaine de pieds du salon, prend feu. En très peu de temps, il est rasé par les flammes de même que ma bâtisse. Ni monsieur Larose ni moi n'avons le temps de sauver quoi que ce soit. Nous sommes sidérés. Je ne me laisse pas abattre; j'ai une bonne santé qui me permet de travailler souvent dix-huit à vingt heures par jour sans inconvénients. Aussitôt que les ajusteurs me le permettent, je déblaie les ruines et recommence à construire une bâtisse d'un étage, sur les mêmes fondations. Ne pouvant avoir les mêmes menuisiers que lors de la construction du premier salon, j'engage Émilien Saint-Pierre. Environ deux mois plus tard, un nouveau salon est à la disposition des

citoyens de Ripon. Monsieur Larose achète une maison tout près, où il reprend son métier de barbier, y tient un restaurant et continue de s'occuper de l'entretien du salon funéraire.

Repos et voyage en Alberta

Au cours de juillet 1957, ma soeur de Montréal m'apprend qu'elle est organisée avec son mari et ses deux enfants de douze et quinze ans, pour aller passer un mois en Alberta, chez mon frère Georges qui demeure à cinquante milles au nord d'Edmonton. Ils voyagent une dizaine de jours aux États-Unis, du Sault Sainte-Marie vers l'ouest en traversant le Wyoming, Yellowstone Park, etc., et remontent en Alberta par le Montana. Le voyage se fait dans une Chevrolet neuve achetée à Oshawa; ils la revendront à un garagiste en Alberta, au même prix qu'ils l'ont payée, ce qui économise trois cents dollars pour le transport de l'auto. Ils reviendront en avion.

Il va sans dire que je suis fortement sollicité de les accompagner. Ma femme n'aime pas voyager et décide de rester à la maison tout en m'encourageant vivement à prendre ces premières vacances de ma vie. Elle trouve que j'ai l'air fatigué et m'avoue être inquiète; Georges, étant médecin, pourrait m'examiner et ce voyage serait un repos pour moi. En mon for intérieur, je reconnais qu'elle a raison. Depuis un certain temps, je ne me sens pas bien comme d'habitude et j'ai de la misère à faire face à mes obligations. Je serais des plus heureux de discuter de mes problèmes avec mon frère; je me décide à partir.

Trouvant trop long le trajet avec Odette et Marcel, je choisis de voyager par le train. Le parcours dure trois nuits et deux jours. Je loue une chambrette où je peux aller me reposer quand je le veux. La nourriture est excellente et les paysages sont très beaux, surtout au nord du lac Supérieur que nous longeons le jour. Je passe la majeure partie de mon temps dans le char à dôme observatoire. Le temps ne me paraît pas long et j'arrive relativement reposé à Edmonton. À Wetlock, je descends dans un hôtel vers deux heures; je m'identifie et décide de surprendre mon frère. Je demande donc à l'hôtelier de faire venir le docteur Whissell pour un malade. Georges n'est pas au courant de ma visite et répond à cet appel sans trop d'empressement, croyant avoir affaire à un voyou comme cela se produit parfois. Il arrive avec son fils aîné dans la grande salle plutôt sombre où je suis assis à une table dans un coin. Sur l'indication de l'hôtelier, il se dirige vers moi et ne me reconnaît que rendu à une dizaine de pieds. Il ne peut

en croire ses yeux de me voir là. Nous ne nous étions pas vus depuis les obsèques de Frank en 1951.

Notre joie est indescriptible. Il m'emmène à son domicile. Sa femme est folle de joie d'avoir de la visite de l'Est; toute sa famille est contente de me connaître. Nous visitons son ranch, ses fermes et les alentours. Nous n'en finissons plus d'avoir des choses à nous raconter: de vraies retrouvailles. Sauf les quelques brefs séjours de Georges dans la famille à Saint-André-Avellin, presque toujours dans des circonstances pénibles, nous ne nous étions pratiquement pas revus depuis le pensionnant à Saint-Jérôme.

Je lui raconte mon état de fatigue anormal depuis quelque temps. Il me dit: «On va voir à cela facilement. Demain tu va venir à ma clinique et je vais t'examiner.» Quelques jours plus tard, ayant les résultats de mes radiographies, il me déclare: «Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de grave dans ton cas.» L'après-midi, il me montre tous les clichés, m'explique qu'il n'y a rien d'anormal et nous passons à son bureau. «Je suis bien content pour toi, dit-il, je pense que tes troubles proviennent d'un surmenage prolongé. Es-tu capable de prendre deux à trois mois de repos et de ne pas t'occuper de tes obligations habituelles? Va donc à ton chalet, engage quelqu'un qui te plaît pour te faire une bonne nourriture. L'idéal serait un couple: la femme tiendrait la maison et, avec l'homme, tu pourrais t'occuper de travaux dans le bois autour de ton chalet comme passe-temps. Je serais bien surpris que tu ne te rétablisses pas aussi bien qu'avant.» Lui-même se fait remplacer à l'hôpital où il est chirurgien. Lorsqu'Odette arrive, nous allons passer une semaine à Banff et visitons les Montagnes Rocheuses.

Quand je reviens chez moi, tout le monde trouve que j'ai l'air reposé et en pleine forme. Je mets en pratique les conseils de mon frère et vais passer quelques mois au chalet. J'engage monsieur et madame Philippe Robillard, très agiles bien qu'ils aient environ soixante-quinze ans. J'ai beaucoup d'agrément à travailler dans le bois, je suis très bien nourri et me couche de bonne heure. Au début de l'automne, je reprends mes activités avec autant de vigueur qu'avant.

Salon funéraire à Notre-Dame-de-la-Paix

Évidemment je suis sollicité pour donner les services d'un salon mortuaire dans les paroisses environnantes. Durant le printemps de 1958, j'entends dire qu'une maison pratiquement neuve, dans le village de Notre-Dame-de-la-Paix, est à vendre

parce que son propriétaire, Philippe Locas, est déménagé à Montréal. Je communique avec lui et passe à son domicile dans la métropole. Après avoir discuté du prix et des conditions, j'achète la maison. En peu de temps je fais les transformations intérieures nécessaires pour l'utilité d'un salon mortuaire. Et voilà un autre village que je peux desservir à la satisfaction de la population.

L'un après l'autre, les marchands m'approchent bientôt pour m'offrir leur stock d'entrepreneur de pompes funèbres. Après en avoir parlé avec monsieur Gourd, les transactions se font rapidement. Mon beau-père fait des cercueils solides et madame belle-mère, qui est habile, l'aide à les recouvrir et à finir l'intérieur, souvent de satin ou de pluche violette ou grise; le travail est bien fait. Nos parures de chambre funéraire sont plutôt luxueuses et le tout ne se vend pas plus cher que chez le marchand local des autres municipalités.

Salon funéraire à Chénéville

En 1959, je n'ai pas encore réussi à exécuter mon projet de construction d'un salon à Chénéville. La population en manifeste de plus en plus le désir car les dépouilles mortelles doivent être exposées à domicile. Au début de l'été, Urbain Chéné, maire de Chénéville, me téléphone et dit qu'il veut me parler d'affaires aussitôt que possible. Il est Grand Chevalier de Colomb et affirme: «J'ai un projet à te proposer qui, je crois, serait dans l'intérêt des Chevaliers de Colomb et ferait ton affaire.» Je réponds que j'arrêterai chez lui le lendemain car j'ai justement affaire à Duhamel.

Urbain Chéné est l'un de mes bons amis. Après avoir parlé de choses et d'autres, il me dit: «La fabrique doit bâtir un presbytère neuf et l'ancien, qui date des débuts de la paroisse, sera vendu pour un dollar à condition qu'il soit déménagé immédiatement. Cette bâtisse est en très bon état et le conseil des Chevaliers de Colomb serait intéressé à l'avoir comme local. Nous avons un bel emplacement à proximité, où nous pourrions le déménager. Mais notre problème majeur est le manque d'argent. Nous avons calculé que cinq mille dollars suffiraient pour le déménagement et les réparations à faire sur place. Le conseil a pensé que tu pourrais être intéressé à nous prêter l'argent à un taux d'intérêt raisonnable. En retour, nous te signerions un bail pour dix ans au prix de trois cents dollars par année, avec l'accord que l'usage de la bâtisse comme salon mortuaire serait ta priorité. Le conseil des Filles d'Isabelle ainsi que nous-mêmes aurions seuls l'usage de la

salle quand elle ne te servira pas à des fins funéraires. Les divisions intérieures seraient faites pour convenir aux besoins d'un salon mortuaire. Ainsi tu n'aurais pas à bâtir toi-même et tu aurais l'usage d'un salon à ta convenance, chauffé, éclairé, toutes taxes payées. Tous les Chevaliers sont d'accord pour que la bâtisse serve aussi de salon funéraire.»

Le projet me convient d'autant plus que le terrain est bien situé et qu'il y a deux grands parcs de stationnement tout près. Je vois l'avantage et pour moi et pour les Chevaliers de Colomb: j'accepte le marché.

La cave est creusée et le solage aussitôt construit. En peu de temps, la bâtisse est déménagée et les travaux de réfection commencent. Lors d'une rencontre, monsieur Chéné me confie qu'il pense que les travaux vont coûter plus cher que prévu. L'ancienne bâtisse est munie d'un système de chauffage à l'eau chaude et les travaux de plomberie sont compliqués et onéreux. Ma réplique est celle-ci: «Vous avez fait du bon travail à date, continuez. C'est un bon investissement et je vous prêterai l'argent nécessaire pour finir l'ouvrage.» Lorsque tous les travaux sont terminés, l'emprunt s'élève à huit mille dollars. Je paye les tapis et les tentures, ainsi que les deux lampadaires à l'entrée du salon. Le conseil des Chevaliers de Colomb peut s'enorgueillir d'être propriétaire d'une bâtisse de grande valeur historique. C'est l'une des plus anciennes maisons de Chénéville et en excellent état par surcroît.

Salon funéraire à Saint-Rémi-d'Amherst

Quelques années auparavant j'avais reçu, au cours de l'hiver, une demande du curé Poirier de Saint-Rémi-d'Amherst pour m'occuper du cadavre gelé depuis quelques jours d'un homme célibataire trouvé mort dans sa petite maison. Le lendemain, je ramène dans un cercueil le corps embaumé et l'expose dans une petite salle inoccupée de l'ancienne école. Les gens sont épatés à la vue du corps embaumé, du cercueil tout recouvert de coton gris et des services qui accompagnent les funérailles d'un si pauvre homme. Cela me fait connaître de la population et mes services commencent à être en demande dans ce village. Certains gardent la coutume d'exposer le défunt à domicile mais d'autres réclament l'usage de la petite école fournie gratuitement par la paroisse.

J'ai bien connu le curé Poirier à Duhamel où il a eu une cure. Une fois entre d'autres, j'avais eu l'occasion de le visiter à titre de huissier afin d'effrayer de jeunes gamins qui s'amusaient à casser ou couper des branches d'arbres, et même tout l'arbre,

dans une petite montagne en face du presbytère. C'est comme protecteur de l'environnement et pour éduquer les jeunes que le curé se mêlait de les corriger. La vue du huissier de la Cour supérieure, faisant les remontrances appropriées et même des menaces en cas de récidive, les impressionnait beaucoup. La plupart du temps, leur petit jeu ne se renouvelait pas pendant le reste de la saison.

Au printemps de 1960, le curé Poirier me téléphone pour demander si je peux aller le rencontrer à l'hôtel Jean-Marie Thomas, le dimanche après-midi suivant. Les principaux responsables de la paroisse aimeraient parler de la possibilité d'un salon funéraire convenable, malgré la faible population de la paroisse. Il y aura le maire et les marguilliers, les commissaires de la commission scolaire, les dames de Sainte-Anne, les marchands et d'autres personnes.

Le dimanche suivant, mon fils Yvon et moi nous rendons à l'hôtel Thomas. Tous savent que l'investissement en vue d'un salon mortuaire convenable ne peut être rentable pour servir une si petite agglomération. On me dit: «Monsieur Whissell, si vous nous bâtissez un salon funéraire, vous ne le regretterez pas.» Certains me suggèrent de charger cent dollars de plus par funérailles, ce que j'élimine vite en affirmant que nos prix sont uniformes partout où nous faisons affaire. Le curé mentionne qu'il y a un très bel emplacement dans le village, près d'un restaurant, d'un magasin général et de l'église; le propriétaire n'a jamais voulu le vendre pour aucune considération. Il se charge de rencontrer l'homme en question et de lui faire valoir l'intérêt de toute la population en ayant un salon mortuaire, et que le seul emplacement désirable est le sien. Il est convaincu que, pour une bonne cause comme celle-ci, le propriétaire vendra à des conditions raisonnables.

Constatant l'enthousiasme de tous ces braves gens, je dis au curé de voir le propriétaire du terrain, Joseph Zantz et de lui offrir cinq cents dollars, de me téléphoner s'il y a une possibilité de marché et me dire la date où nous pourrions nous rencontrer à Saint-Jovite pour le contrat. Le surlendemain, le curé Poirier me téléphone: monsieur Zantz est prêt à me vendre l'emplacement.

Les travaux commencent dès la semaine suivante. Mes employés sont presque tous de Saint-Rémi-d'Amherst. Mon principal ouvrier est monsieur Roy du village; il est dans la soixantaine avancée mais possède de l'expérience et une force physique exceptionnelle. Le maçon est monsieur Dion, du village également. J'achète à Brébeuf les blocs de béton pour le solage et le carré de la bâtisse qui mesure quarante-cinq

par vingt-cinq pieds. Je transporte de Saint-André-Avellin beaucoup de matériaux que j'ai en entreposage; le reste est acheté sur place autant que possible.

J'ai beaucoup d'agrément à faire cette construction qui dure environ trois mois; la population est heureuse et témoigne son intérêt et son enthousiasme tout au cours des travaux. Je sais que ce salon ne sera jamais rentable mais c'est agréable de voir tous les habitants d'un village essayer par tous les moyens de montrer de la reconnaissance. La population de Saint-Rémi-d'Amherst est formée de gens fiers et solidaires.

Vente de mes fermes

Au milieu de mes activités, je cultive toujours des patates dans mon terrain de la côte Saint-Pierre. À l'automne de 1958, j'ai une récolte sans précédent: j'obtiens un rendement de vingt-cinq à trente pour un. Les patates passent à la largeur des ponts de la *combine*; une poche de quatre-vingts livres se remplit à tous les vingt-cinq à trente pieds de chaque rang. La journée terminée, c'est une curiosité de voir toutes ces poches remplies bien alignées dans le champ. Les passants arrêtent regarder le fonctionnement de cet arrache-patates qui sépare les petites des grosses avant de les empocher: une nouveauté dans la région.

Le curé de Varennes reçoit un jour la visite du curé Racan de Papineauville et l'emmène voir la cueillette des patates dans mon champ. «C'est tout simplement merveilleux, me dit le curé Racan, je me demande bien où vous allez mettre toutes ces patates.» Je réponds que c'est justement mon problème. La cave de ma ferme est remplie tout comme celle de mon salon mortuaire à Saint-André-Avellin et je commence à entreposer dans la cave du salon à Papineauville, mais ce ne sera pas suffisant pour toute ma récolte. Le curé Racan déclare que la cave de l'église de Papineauville est grande et que, si cela peut m'accommoder, je pourrais l'utiliser pour entreposer le reste de ma récolte. Je ne me le fais pas dire deux fois et j'y dépose cinq mille poches.

Ma récolte entière dépasse vingt mille poches. Pendant les mois de novembre, décembre et janvier, j'en vends douze à treize mille bien que le marché pour la patate ne soit pas avantageux. Vers la fin de janvier, le curé Racan me demande, à l'occasion de funérailles, si mes patates resteront encore longtemps dans la cave de l'église. Cela commence à répandre de mauvaises odeurs et de vieilles paroissiennes qui assistent à la basse messe s'en plaignent. Il a raison car les patates dans

une cave non climatisée commencent à dégager une odeur désagréable après le mois de janvier. Je l'assure que je l'en débarrasserai le plus tôt possible.

Au début de février, une grève des chemins de fer paralyse tous les transports. Les patates du Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Édouard ne sont plus livrées dans le Québec et l'Ontario. En peu de jours, il y a une forte demande pour la patate du Québec. À mon grand bonheur, leur prix monte en flèche: de un dollar à deux dollars soixante-quinze la poche. Je transporte mon classificateur dans la cave de l'église de Papineauville; j'engage des hommes et nous empochons des patates jour et nuit afin de les écouler avant que la grève ne finisse. Le curé Racan me dit qu'il est bien content que je réalise un profit appréciable mais qu'il ne l'est pas moins d'être débarrassé de mes patates. Je fais remettre la cave dans l'état où je l'ai prise et remercie le curé tout en le rassurant pour la prochaine récolte car j'ai bien l'intention de prévoir des entrepôts suffisants.

Durant l'été de 1959, Albert Paquette, qui avait acheté mes fermes du côté nord, me fait part qu'il est malade et désire vendre afin de reprendre son ancienne terre à bois où il aurait moins d'ouvrage. Il dit que, si je suis intéressé, il me donnerait la préférence. Je rachète donc mon ancienne ferme. Peu de temps après, je reçois la visite de Paul-Eugène Bérard de Saint-Henri-de-Mascouche dont la soeur est mariée avec un cultivateur du voisinage, monsieur Turcot. Il déclare que ma ferme est le genre de terrain qu'il veut dans le but de faire de la culture maraîchère. Je lui fais un prix global pour tout le terrain (trois cent-soixante acres) qui m'appartient dans la côte Saint-Pierre ainsi que les bâtisses et tout le roulant, mais je me réserve trois arpents de largeur sur le littoral du lac jusqu'au chemin public, environ trente-cinq arpents. Il est satisfait des conditions et, le 28 octobre 1959, nous passons un contrat chez le notaire.

Lac artificiel

N'ayant plus de travaux de ferme, je décide, au printemps de 1960, de mettre à exécution un projet que j'ai dans la tête depuis longtemps. Mon entreprise d'ambulancier et d'entrepreneur de pompes funèbres est bien organisée, j'ai de bons employés qui me permettent de m'en occuper beaucoup moins. Je songe à faire un lac artificiel sur ma *Petite terre* dans les limites du village à l'entrée du rang Sainte-Julie. Elle appartenait à mon père lorsque j'avais une dizaine d'années et

je l'ai achetée beaucoup plus tard. C'est là que nous nous sommes tant amusés, mes frères et moi. Nous allions jouer dans le sable, pêcher de la belle petite truite saumonée dans le ruisseau, aider mon père et ma mère pour leurs cultures maraîchères en haut de la pente qui descendait dans les marécages boisés. Nous y avions aussi tant de plaisir à faire sauter des souches à la dynamite car, alors, c'était sur l'ordre de mon père.

Ce terrain a une superficie d'environ dix acres dont les deux tiers sont un bas-fond marécageux au milieu duquel coule un ruisseau assez rapide, alimenté par d'innombrables sources qui rendent son eau très limpide. Le marécage est tout couvert d'aunages à travers desquels poussent plusieurs sapins et épinettes. Je veux l'utiliser pour faire un lac artificiel. C'est un travail qui me plaît, sans compter le plaisir que j'éprouve à contribuer à l'embellissement de mon village. De plus, la reconnaissance que manifestent les résidents des alentours en apprenant qu'ils seront débarrassés des maringouins et du bruit monotone et ennuyeux du coassement des grenouilles, me fait bien plaisir.

Trois hommes prennent environ un mois pour défricher le terrain et couper les arbres qu'ils transportent au moulin à scie, après quoi ils font brûler les tas de branches et d'aunages. Pour creuser dans ce terrain, je sais qu'il faut une pelle mécanique spéciale munie d'un long câble d'acier au bout duquel se trouve la pelle déplacée au moyen de poulies (*dry line*). Je fais faire le creusage par un contracteur de Masson, monsieur Clément. Il constate la nature du sol et me dit: «Cette pelle est puissante mais très pesante (environ quinze tonnes), elle va enfoncer et ne pourra pas fonctionner. Il va falloir faire des pontages pour la supporter, c'est-à-dire trois tapis de douze pieds de largeur en billes de bois dur de huit à neuf pouces de diamètre et de douze pieds de longueur. Une tige de fer de un pouce est passée dans chaque bille à chaque extrémité et au centre pour les réunir.»

Je transporte les billes nécessaires chez le forgeron Oscar Calvé et lui explique ce qu'il faut faire. Lorsque les trois pontages sont terminés, je les ramène sur les lieux. Chaque pontage pèse environ trois mille livres. La pelle sera placée sur un pontage, et un autre pontage placé en avant au moyen de la pelle qui l'accrochera et le mettra en place au fur et à mesure qu'elle devra avancer. En attendant, je construis, à l'extrémité ouest du marécage, un barrage en béton armé de vingt-cinq pieds de longueur par un pied d'épaisseur et douze pieds de hauteur qui va du sud au nord. Un peu au sud du centre du

barrage où passe le ruisseau, j'installe un système de portes à coulisses (*drop*) qui peuvent être enlevées ou rajoutées suivant le niveau d'eau qu'on veut contrôler.

Deux semaines plus tard, monsieur Clément arrive avec sa pelle et semble satisfait des pontages. La terre provenant du creusage est déposée en prolongement du barrage de chaque côté; rendu à la partie est, la terre du dragage est déposée du côté nord de l'excavation afin de relever le terrain le long de la route du rang Sainte-Julie. La largeur du marécage où se trouve le barrage est de deux cent quarante pieds, augmente jusqu'à trois cent cinquante pieds en allant du côté est, sur une distance d'environ deux cents pieds, rétrécit graduellement jusqu'à vingt pieds et finit au déversement d'un ruisseau qui continue dans les terres. La longueur totale de la partie creusée est de huit cents pieds à peu près. Les travaux de creusage durent environ trois semaines. Une bonne partie de ce temps sert au déplacement des pontages, parfois difficile lorsqu'ils sont calés dans le sol. Ce n'est pas *d'avance* et c'est loin de diminuer le coût des travaux.

Lorsque ceux-ci sont terminés, je suis anxieux de faire monter l'eau. Je pose d'abord une porte et, le lendemain matin, je suis tout heureux de constater que l'eau a monté d'un pied. Je rajoute une deuxième porte et, le matin suivant, le niveau de l'eau a un pied de plus. Je continue ainsi chaque jour, jusqu'à sept à huit portes, tout en surveillant le barrage qui ne montre aucun signe anormal. C'est une vraie merveille. L'eau est limpide et la vue de ce lac remplaçant le marécage me réjouit; elle fait aussi l'admiration de tous ceux qui y passent. Je continue à poser les portes qui restent, toujours une à la fois et en surveillant attentivement l'état du barrage. Le dernier jour, je retourne voir mon lac et mon barrage. À une vingtaine de pieds à droite du ruisseau, j'aperçois une fuite d'eau sortant du sol à une dizaine de pieds du barrage. En quelques secondes il s'en élève un jet d'eau de quatre pieds et, moins d'une minute après, le barrage s'effondre sur une longueur d'une trentaine de pieds au nord du barrage de ciment.

Sous la pression, l'eau déborde sur tout le terrain en bas du barrage et couvre même de deux pieds la rue Bricault, emportant sur son passage des piles de planches qui étaient dans la cour du garage Lacoste. Elle envahit les caves des maisons sur le parcours de la débâcle, charroyant avec le courant presque tout leur contenu. Certains effets sont emportés jusqu'à la rivière Petite-Nation, à deux mille pieds du lac. C'est un désastre. J'accours vers la rue en passant par la route plus élevée à gauche du ruisseau. Mon premier souci est

de m'informer s'il quelqu'un a été blessé. Heureusement, personne n'était sur le parcours de la débâcle; c'est pour moi un grand réconfort. Les dommages matériels, je peux les payer et c'est ce que je m'empresse de faire. Je vois chaque résident affecté. Certains refusent tout dédommagement, en affirmant que c'est une malchance et qu'ils étaient personnellement heureux du projet que j'exécutais. Je m'assure que chacun soit indemnisé à sa satisfaction.

J'ai investi assez d'argent et de temps dans ce projet que je ne suis pas prêt à l'abandonner. Je reprends mon courage et demande les services d'un ingénieur. Il m'explique pourquoi le barrage avait cédé. Un sol marécageux est généralement composé d'une couche de terre noire d'environ trois pieds d'épaisseur et repose sur de la glaise pure imperméable. L'eau du lac, rendue à une dizaine de pieds de profondeur, s'est infiltrée entre la terre noire et la glaise sous la pression du poids de l'eau et a finalement trouvé une issue en bas du barrage. Je lui dis que je veux bâtir un barrage qui résistera à la pression de l'eau et que je veux la garantie qu'une catastrophe comme celle qui vient de m'arriver ne se répète pas. Après avoir pris les mesures du lac et calculé le poids de l'eau, il affirme: «Je vais vous tracer un plan auquel vous pourrez vous fier.»

Une *foutine* doit soutenir le barrage. Sur une longueur de deux cent quarante pieds par quatre pieds de largeur, il faut enlever la couche de terre noire de trois pieds environ qui couvre la glaise, et une épaisseur d'un pied de celle-ci sur toute la surface. Je bâtis une forme de deux pieds de hauteur par trois pieds de largeur en *plywood* de trois quarts de pouce et la remplis de béton armé de trois mille livres au pouce carré. Des tiges de fer de trois quarts de pouce par dix pieds de hauteur sont disposées verticalement tous les douze pouces jusqu'au fond de la *foutine* pour servir d'armature à la muraille du barrage. Aussitôt que le ciment est suffisamment durci, je construis sur le centre de la *foutine* une forme de dix pieds de hauteur par un pied d'épaisseur pour recevoir le béton armé de tiges de fer de trois quarts de pouce posées horizontalement. Ces travaux prennent tout près d'un mois et nécessitent mille sacs de ciment.

Il me reste un autre projet à réaliser. Après la débâcle quelques mois auparavant, en décidant de reconstruire mon barrage j'avais imploré le Seigneur en mon for intérieur et lui avais promis d'ériger une croix au centre du lac. Vu la qualité du sol, j'enfonce au milieu des pilotis qui serviront pour les fondations en béton armé d'une hauteur d'environ douze pieds.

Sur cette base, j'installe une croix de fer forgé de douze pieds de hauteur, que j'ai commandée de Jean-Louis Larouche, natif de Saint-André-Avellin et résidant alors à Hull. Considérant que j'étais un ancien concitoyen, monsieur Larouche ne me charge que cent vingt-cinq dollars pour cette magnifique croix. Je n'ai pas à acheter le corpus.

Lorsque j'avais ma ferme dans la côte Saint-Pierre, où il y avait une érablière, madame Gourd, nous accompagnant une fois en pique-nique, m'avait fait observer le point du haut de la montagne en direction du village et avait dit: «Ce serait un bel endroit pour ériger une croix.» J'avais répondu: «C'est mon avis, on va essayer d'y voir avant longtemps.» En allant à Montréal je m'étais informé, chez un sculpteur italien, du prix d'un corpus de grandeur normale et de bonne qualité pour l'extérieur. Il m'avait déclaré qu'il faudrait trois mois afin d'en fabriquer un et que c'était dispendieux. Après marchandage, j'en avais commandé un au coût de cent soixante-quinze dollars. L'ayant reçu au cours de l'hiver, je l'avais entreposé. À travers toutes mes occupations, je n'avais jamais trouvé le temps favorable pour mettre le projet à exécution. C'est donc ce corpus que je pose sur la croix, bien solidement avec des bandes de cuivre.

Une semaine après la coulée du béton du barrage, j'enlève les formes afin de transporter de la terre le long de la muraille. L'ingénieur m'avait recommandé de mettre une terre qui se foule facilement, sur une largeur d'une dizaine de pieds de chaque côté du barrage et de deux pieds par dessus pour le protéger contre la pression de l'eau.

L'un de mes amis, Théo Charron, est propriétaire d'un terrain à environ cent cinquante pieds du barrage. Ce sol est de terre jaune et de sable, exactement le genre dont j'ai besoin. Je sais qu'il a l'intention de vendre des lots destinés à la construction de maisons familiales et qu'il n'est probablement pas intéressé à vendre de la terre au voyage. Mais je sais aussi qu'il faudra éventuellement enlever pour niveler le terrain. Je suis bien à l'aise de lui demander de m'en vendre car je le connais bien. C'est un homme de principe, honnête, travailleur, économe et prospère dans son entreprise de quincaillerie et de commerce de bois de construction. Il comprend aussitôt l'avantage, pour lui, de niveler son terrain qui prendra ainsi de la valeur et l'avantage, pour moi, d'économiser sur le transport de la terre de remplissage. Il me dit de prendre ce qu'il me faut et qu'il ne me chargera pas un sou à condition que je laisse le terrain bien nivelé. Je suis bien content car je fais une économie de cinquante pour cent sur le remplissage.

Trois à quatre verges de terre peuvent être transportées par un bulldozer sur une si faible distance à chaque chargement. Je n'ai pas besoin d'un camion ni d'une pelle mécanique.

Je fais mettre la terre le long de la muraille, en commençant par le côté sud (côté du terrain de monsieur Charron). Dès le deuxième voyage, le bulldozer, en passant par dessus la première terre déposée, foule celle-ci et ainsi de suite pour fouler chaque voyage; la terre se trouve donc à être foulée pendant le transport. Lorsqu'un côté du barrage est rempli, il en va de même pour l'autre côté puis deux pieds de terre sont rajoutés sur toute la surface du dessus. Nous transportons au moins deux mille cinq cents verges de terre, travail qui dure au moins une dizaine de jours. Le projet se réalise tel que mentionné sur le plan de l'ingénieur. Je procède au remplissage du lac de la même manière que la fois précédente mais, cette fois-ci, je me sens en sécurité et avec raison.

L'année suivante, je creuse le ruisseau étroit et tortueux dans lequel se déverse l'eau du lac en bas du barrage, et je l'élargis à vingt pieds. J'emploie la terre enlevée pour relever le niveau du terrain marécageux de chaque côté jusqu'à la rue Bricault à cent cinquante pieds plus loin. Afin de contrôler le niveau de l'eau, je bâtis à quatre pieds de la rue une petite *dam* d'environ quatre par cinq pieds, au centre de laquelle je pose des coulisses afin de monter ou d'abaisser deux portes sur lesquelles est posée une grille pour empêcher la truite de descendre le ruisseau où je n'ai aucun contrôle et là où tout le monde peut pêcher. Je suis certain que, d'ici quelques années, il y aura dans mon lac de belles truites saumonées pesant de deux à trois livres.

Mon projet de transformer le marécage en lac artificiel est réalisé. J'y ai consacré une partie de l'été et mes déboursés se chiffrent à près de dix mille dollars.

Lot familial au cimetière

En 1958, je vais voir le curé Réal de Varennes pour acheter un emplacement qui couvrirait quatre lots adjacents les uns aux autres car je désire faire ériger un monument pour tous les membres de ma famille: ma femme et moi, mon fils Yvon et son épouse, mes deux filles Suzanne et Monique et leurs époux, mes beaux-parents, monsieur et madame Arthur Gourd, ma soeur Odette et son époux ainsi qu'une tante célibataire, Éva, soeur de mon père. J'explique au curé de Varennes que je veux un terrain assez grand pour y transférer les dépouilles de mon père, de ma mère et de mon frère Frank — inhumées dans un

lot voisin que je me propose de vendre après l'exhumation — ainsi que les restes de la dépouille du frère de mon père, Adorice, mort lors de l'épidémie de grippe espagnole en 1918, cette dernière exhumation étant le grand désir de sa fille, ma cousine Marguerite de Sudbury.

Le curé me montre le cadastre du cimetière à l'extrémité du village dans le rang des Quatorze et me dit de choisir les quatre lots qui peuvent me convenir. J'en achète au fond du cimetière près de la montagne, sur une superficie de vingt-quatre pieds par vingt-quatre pieds.

Je fais un dessin du monument que je désire sur ce lot. Le monument doit être posé sur des fondations de vingt-quatre pieds de longueur par deux pieds de largeur et huit pieds et six pouces de profondeur. Au centre se trouve une croix d'environ sept pieds de hauteur sur laquelle repose un corpus; une statue de quatre pieds est placée de chaque côté: celle de la Vierge Marie et celle de l'apôtre saint Jean. À quelques pouces des statues, deux pierres tombales distancées l'une de l'autre d'une quinzaine de pouces, pour inscrire les noms des défunts. Enfin, à chaque extrémité, une urne d'une vingtaine de pouces de hauteur. Ce modèle semble plaire à la famille.

Je demande à mon ami Gustave Louiseize de communiquer avec la maison Martel et Fils de Vankleek Hill, manufacturier de monuments dont il est le représentant dans la région. Monsieur Martel vient me voir quelques jours plus tard, avec monsieur Martel à qui je remets mon plan en lui demandant de me soumettre une estimation, lui disant que je m'occuperais des fondations. Peu de temps après, il revient avec un plan qu'il a fait préparer par un architecte: la réplique de mon modèle, à part quelques modifications dans les proportions. Il me suggère d'employer du granit gris pour la croix et la base de quinze pouces de hauteur et dix-huit pouces de largeur, du granit noir de Suède pour les quatre pierres tombales. Les statues et le corpus doivent être en marbre de Carrare et les urnes à chaque bout, en béton. Il me donne également les dimensions des fondations et me fait un prix raisonnable. Je montre le tout à mes beaux-parents et à mon fils Yvon; ils sont d'accord pour le projet et me fournissent chacun cinq cents dollars.

Je donne la commande immédiatement et fais moi-même les fondations, en béton d'une capacité de trois mille livres au pouce carré. Ses dimensions sont de vingt-quatre pieds de longueur, deux pieds d'épaisseur et huit pieds et six pouces de profondeur; le tout nécessite quinze verges cubes de béton. Vers la fin de l'érection du monument, je fais la remarque à

monsieur Martel que ce serait parfait s'il y avait au centre du lot un trottoir en pierres convenant au monument, allant de celui-ci jusqu'au bas du lot et finissant par trois marches. Il approuve mon idée et dit qu'il s'en charge. Trois jours plus tard, un beau trottoir avec trois marches de pierres de granit noir de Suède et de granit gris est en place. Le tout a coûté dans les cinq mille dollars.

Le 22 septembre 1963 j'ai la douleur de perdre ma belle-mère, madame Arthur Gourd, née Rosa Laniel de Saint-Thomas, Lefaivre, Ontario. Toute la famille est fort éprouvée. Cette femme qui a vécu les dernières années de sa vie en étant affectée par la maladie qui l'a rendue misérable, a toujours été lucide et nous a toujours manifesté, malgré ses afflictions, beaucoup d'affection et d'attachement. Naturellement, c'est moi qui m'occupe de tout dans les circonstances. Je réalise alors l'avantage d'un lot familial qui peut accommoder tous mes proches.

Rénovation de l'équipement des pompes funèbres

Je suis fier de la marche de mon entreprise de frais funéraires et je n'épargne rien pour la faire prospérer. Je dessers quinze municipalités. Dans les paroisses où il n'est pas rentable de bâtir un salon mortuaire, je loue un local car je veux donner de bons services à tous les citoyens du Nord, quelle que soit leur population.

Vers les années soixante, je me procure les accessoires les plus modernes pour une chambre mortuaire: somptueuses tentures, support luxueux pour le cercueil, prie-Dieu, crucifix, candélabres, trépieds pour les fleurs, petites tables pour déposer les cartes de condoléances et les livres-souvenir, une affiche illuminée portant l'identité du défunt, la date et l'heure des funérailles afin de remplacer l'ancien crêpe mortuaire à la porte extérieure. Ces fixtures sont à la disposition de toutes les familles des défunts, quel que soit le prix du cercueil choisi. Je garde l'ancienne parure, qui est encore belle, pour les cas où il se présenterait deux décès en même temps.

En 1961 j'échange le corbillard Cadillac, acheté en 1952, contre un modèle de l'année; il est splendide. En 1962 j'échange mon automobile Cadillac décapotable, qui sert de voiture à fleurs pour les funérailles, contre un modèle de l'année, de toute beauté. L'année suivante j'achète une ambulance neuve, le dernier modèle en montre. Elle est très confortable et pourvue des accessoires les plus modernes.

J'ai toujours de bons employés, dont mon fils Yvon à qui je peux confier toutes les responsabilités sans avoir aucune inquiétude.

Élevage de bovins et entreprises immobilières

Depuis la vente de mes fermes, je pense souvent à l'agrément que j'éprouvais dans la vie de fermier: élevage de bétail, semences, cultures, et le reste. Lorsque je rencontre Paul Louisseize qui a travaillé sur ma ferme de la côte Saint-Pierre pendant une douzaine d'années, bien des souvenirs reviennent à ma mémoire. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis son départ, environ quinze ans auparavant. Il m'apprend qu'il s'était établi à Laforce dans le nord du Témiscamingue, sur un lot de la Couronne, et qu'il y avait travaillé durement. Quand il s'est brisé une jambe, il n'a pas pu continuer et a décidé de revenir à Saint-André-Avellin. Il s'est bâti un *shack* sur un terrain appartenant à Conrad Séguin, à l'entrée du rang Sainte-Julie. Il me demande s'il peut déménager son habitation sur un terrain près de mon lac; je le lui permets sans hésiter.

Lorsque je vais à mon lac, j'arrête souvent jaser avec lui. Il s'ennuie beaucoup à ne rien faire et mentionne souvent le bon temps passé à la côte Saint-Pierre. Sachant combien il aime les animaux, je le comprends bien. Un jour, je lui dis plus ou moins sérieusement: «Comment aimerais-tu avoir une couple de vaches qui vèleraient au printemps?» Il répond qu'il aimerait bien cela mais se demande bien où l'on pourrait les hiverner; quant à lui, il serait prêt à prendre soin, ce serait un désennui. Quelques jours plus tard, j'ai l'occasion d'acheter d'Émile Lafontaine de Chénéville deux belles vaches Red Poll pure race, fécondées par un taureau Aberdeen Angus pur sang enregistré. Je les paye chacune deux cents dollars.

En apprenant la nouvelle, Paul est très heureux et me dit que ça ne serait pas long pour leur bâtir un abri pour l'hiver. Il est entendu que je fournis les matériaux nécessaires ainsi que la nourriture pour l'hivernement. Je vais souvent voir mes deux vaches qui sont en bonne santé. Paul passe la majeure partie de son temps à les étriller, les brosser et entretenir l'abri proprement. C'est toujours un plaisir pour moi de constater les bons soins que mes vaches reçoivent, et le bonheur de Paul. Au printemps de 1963, ces deux vaches de couleur rouge donnent naissance à deux beaux veaux mâles tout noirs comme leur père. Je les mets en pâturage avec leurs veaux sur un terrain que j'avais acheté quelques années auparavant, tout

près du village en sortant vers le nord. C'est l'ancien terrain où j'ai moi-même participé à des courses sous harnais avec mon fameux Gus Hannover.

Ayant décidé de bâtir une petite étable près de mon lac, j'achète une vache et un taureau Aberdeen Angus pur sang enregistré que je mets dans le même pâturage que mes autres animaux. Au cours de l'été, je consacre presque tous mes temps libres à construire l'étable avec Paul. C'est une bâtisse de dix-huit pieds par quatorze très confortable: isolation, électricité, eau courante pour les abreuvoirs, entre autres commodités; un entre-deux simple est prévu pour un cheval que Paul veut se procurer. À l'automne, je fais abattre mes veaux de deux cent soixante-quinze livres chacun et je les vends à bon prix. Les vaches et le taureau sont déménagés dans l'écurie. Paul s'est acheté une jument, ce qu'il désirait depuis longtemps.

Au printemps, mes animaux sont remis en pacage dans le même terrain. Au mois d'août 1964, je reçois la visite de Jim Greig, cultivateur de Thurso qui, ayant appris que je voulais acheter des animaux à boeuf, m'offre quatre vaches et un veau qu'il veut vendre. Le lendemain, je me rends à sa ferme en compagnie de Paul, bien content de venir voir ces animaux avec moi. De belles bêtes de race Herferd que j'achète sans tarder au prix de neuf cents dollars. Ces bêtes étant au pâturage, monsieur Greig dit qu'il va les renfermer dans l'étable et que je pourrai en prendre possession le lendemain matin. Sur le chemin du retour, Paul déclare: «Tu as fait un bon marché, elles ne sont pas cher; tu aurais été mieux de les payer, il peut changer d'idée.» Je réponds que, s'il connaissait Jim Greig comme moi, il saurait que sa parole vaut un contrat. En me quittant, Paul dit qu'il faudrait y aller de bonne heure le lendemain. Je m'aperçois qu'il est inquiet et a hâte que ces animaux soient rendus dans notre pâturage. Le lendemain, nous partons vers huit heures. Après avoir payé monsieur Greig, les animaux sont chargés dans mon camion et ma remorque. À onze heures, ils entrent dans mon pâturage où sont les autres bêtes.

Avec cet achat, je possède un troupeau de douze têtes: sept vaches, quatre veaux et un taureau. Je n'ai pas suffisamment de terrain pour entretenir autant d'animaux. Je loue, pour une période de cinq ans à cent dollars par année, une ferme à l'exception des bâtisses, tout près du village dans le rang des Quatorze; elle appartient à la succession Arthur Boyer. Je m'engage à entretenir les clôtures et faire les fossés nécessaires

pour l'égouttement du terrain, et d'autres petits travaux d'entretien.

Mon étable ne suffit pas à loger mon troupeau. Au cours de l'été de 1964, je construis non loin de ma petite étable une bâtisse de quarante pieds par vingt-deux, munie d'un chariot à fumier sur toute la longueur, avec l'électricité et l'eau pour les abreuvoirs ainsi qu'un éventail afin de climatiser l'écurie. Avec cette deuxième étable, je suis en mesure d'hiverner trente-cinq têtes.

À l'automne de la même année, je rencontre un monsieur MacMillan de Gatineau qui s'occupe de l'élevage de bovins de race pure. Je lui dis que j'ai une douzaine de bêtes de races mélangées et que j'aimerais bien me monter un troupeau de race Herferd pure enregistrée. Monsieur MacMillan répond: «Monsieur Whissell, j'ai six belles taures d'un an et demi et un jeune taureau du même âge, tous des Herferd enregistrés. Dans deux ans, ces six taures peuvent avoir des veaux pur sang, ce qui vous permettrait dans peu de temps de vous bâtir un troupeau pur sang enregistré.» J'achète les sept bêtes au coût de deux cent vingt-cinq dollars chacune. Je vends le taureau Aberdeen Angus et il me reste ainsi un troupeau de dix-huit têtes que j'hiverné. Sur mes deux terres et celle que je loue, je récolte suffisamment de foin et de grain pour nourrir mes animaux.

Au printemps de 1965, je n'ai plus assez de pacages. Près du village, je loue une autre ferme sans les bâtisses, de madame Évana Provost dans le rang Sainte-Julie non loin du coin du rang Sainte-Madeleine. Je signe un bail de cinq ans, au coût de cent dollars par année. Les frais d'entretien des clôtures et du pont d'une vingtaine de pieds qui traverse la crique à Bourgeois sont à ma charge. Le prix de location de cette belle grande ferme est relativement minime. Mais, pour la remettre en ordre, il me faut faire des réparations importantes sur le pont où je suis obligé de passer et consacrer beaucoup de temps à l'entretien de la clôture en très mauvais état. Je n'ai jamais guère compté mon travail ni mon temps: travailler de quinze à dix-heures par jour ne me dérange pas quand c'est nécessaire.

En juin de 1965, je reçois un téléphone d'une dame Goyer de Montréal, qui est à Duhamel. Son frère, Aldège Poulin, est décédé et elle me demande si je peux prendre charge des frais funéraires. Sachant que le défunt était célibataire, je demande à mon tour qui sera responsable des frais occasionnés par le décès. Elle répond que son frère a fait un testament en faveur de son oncle Aurèle Nault mais que celui-ci refuse d'accepter

la succession. Je lui suggère de se rendre chez le notaire à Saint-André-Avellin afin d'ouvrir ledit testament et de prendre les arrangements en conséquence. Elle s'informe si je pourrais les rencontrer chez le notaire dans trois quarts d'heure. Comme je l'avais prévu, ce dernier propose à l'héritier de céder ses droits à sa nièce mais madame Goyer refuse et me dit: «Monsieur Whissell, si mon oncle se départit de ses droits à l'héritage et vous les transfère, accepteriez-vous de vous occuper des funérailles et de tout sans que nous ne soyons dérangés?» Sur ma réponse affirmative, le notaire prépare un acte notarié signé par Aurèle Nault comme quoi il renonce à la succession et à tous les droits d'héritage de la part d'Aldège Poulin et qu'il me transfère ses droits. Je garde la propriété et, quelque temps plus tard, Royal Tremblay de Duhamel me demande de la lui vendre. J'accepte et les frais funéraires me sont ainsi remboursés.

En prévision de mes besoins pour l'année suivante, j'achète de madame Adélarde Rossignol, à l'automne de 1966, une petite ferme de vingt-cinq à trente acres, voisine de la ferme que je loue de mademoiselle Provost, du côté du village. La petite grange est en bon état et me sera bien utile.

Au printemps de 1967, j'engage Napoléon Rousseau car mon ami Paul Lousseize ayant fait une crise cardiaque, il doit ralentir ses activités et a besoin d'aide. Monsieur Rousseau est un cultivateur expérimenté qui a passé sa vie sur une ferme à Notre-Dame-de-la-Paix. Il demeure voisin de mon étable, près de chez Paul Lousseize, et est bien content de reprendre le travail de fermier sans obligations personnelles. Cet homme de soixante-sept ans est travaillant et robuste pour son âge.

Peu de temps après, je reçois du gouvernement provincial un avis que ma propriété dans la côte du Poisson Blanc à Duhamel doit être expropriée sur une largeur d'une trentaine de pieds pour permettre l'élargissement de la route. J'avais acheté ce terrain avec une petite maison située tout près de la route, une quinzaine d'années auparavant, de madame Calixte Villeneuve. Pendant l'hiver, la maison sans aucun confort est pratiquement inhabitable; l'été, je la louais dix dollars par mois.

Le département des expropriations me paye douze cents dollars pour trente pieds de terrain sur une largeur d'environ deux arpents, comprenant la vieille maison dont je suis ainsi débarrassé tout en réalisant un certain profit.

Au cours d'une visite à mon salon de Notre-Dame-de-la-Paix où un défunt est exposé, je déplore une fois de plus le manque de terrain en avant du salon. Il fait très chaud et les visiteurs

sont rassemblés sur le trottoir pour prendre l'air. Le vaste terrain à l'arrière de la bâtisse est absolument inutile; je décide de mettre à exécution un projet que j'ai depuis longtemps: reculer la bâtisse d'une quarantaine de pieds. Je communique avec Victor Carrière, un expert dans ce genre d'ouvrage. Après avoir examiné les travaux à faire, il me dit qu'il n'y a aucune difficulté, la bâtisse étant solide. Il me suggère d'engager Victor Cregheur, un homme compétent dans cette sorte d'entreprise, pour travailler avec lui. Je demande à Paul Lousseize, mon employé, d'aller sur place comme manoeuvre. Trois jours plus tard, la bâtisse est levée de deux pieds et reculée de quarante pieds, prête à recevoir le solage, qui prend quelques jours. Le travail est parfaitement exécuté. Je profite des circonstances pour transformer le garage attenant en une grande pièce qui servira de fumoir. Le tout est vraiment une amélioration qui s'imposait.

Vers le même temps, j'ai l'occasion d'acheter deux petites maisons, l'une à Papineauville et l'autre à Chénéville. Dans le premier cas, les deux soeurs de Césaire et Damien Saint-Denis, hommes célibataires qui meurent à peu d'intervalle, m'offrent en paiement des deux funérailles la petite maison de peu de valeur appartenant aux défunts. Je la loue dix dollars par mois et, quelques années plus tard, la vends à Édouard Blois. Et à Chénéville, Philias Villeneuve, dont l'épouse est décédée récemment, me demande si je suis intéressé à acheter sa maison car il veut aller demeurer à Montréal où sont ses filles. Je suis d'accord et, après avoir loué la maison quelque temps, je la vends à Jacques Brazeau, sans argent comptant mais selon des paiements mensuels qui lui conviennent.

Ne voulant pas que se répète la situation d'avoir à exposer les défunts de deux familles différentes dans le même salon à Papineauville, je convertis le logis du rez-de-chaussée adjacent au salon en un autre salon complètement séparé, avec une entrée indépendante; j'ajoute une salle de toilettes et je laisse le fumoir à l'étage supérieur au service des deux salons. Je fais recouvrir les murs extérieurs en stuc. Cette rénovation semble réjouir la population de Papineauville.

Mon fils quitte l'entreprise funéraire

Chaque fois que je le pouvais, j'aimais emmener mon jeune fils Yvon avec moi pour différentes affaires, d'autant plus qu'il était intéressé à tout et démontrait une compréhension et un jugement peu communs pour son âge. À douze ans, il savait déjà conduire une automobile aussi bien qu'un homme. Mon

beau-père s'amusait beaucoup avec son petit-fils et, depuis quelques années déjà, il le laissait pratiquer avec sa voiture dans les champs de la ferme de la côte Saint-Pierre. Dès qu'Yvon eut quinze ou seize ans, je pouvais en toute sécurité lui faire confiance car il s'occupait souvent du transport de la crème glacée d'Ottawa à Saint-André-Avellin et de la livraison dans le Petit-Nord. Un peu plus tard, il me fut très utile pour le transport du Coca-Cola de Lachute à Saint-André-Avellin et la livraison chez mes clients. Il se faisait souvent accompagner d'un ami, Paul-Albert L'Allier, et le travail se doublait ainsi d'un agrément.

Après son baccalauréat, mon fils veut faire ses études en droit mais sa santé ne le lui permet pas: il doit abandonner les études. En 1951, il se rend à Montréal pour suivre un cours d'embaumeur et commence à s'occuper activement des frais funéraires. De plus, il me seconde dans mon commerce. Il se marie en septembre 1953 et, trois ans plus tard, je suis le grand-père d'une mignonne petite-fille que j'adore. Quelque temps avant son mariage, il prend le commerce de Coca-Cola tout en continuant à travailler pour moi dans le domaine des frais funéraires et de l'ambulance; de mon côté, je quitte mes commerces de distribution de crème glacée et de fruits en gros.

Sept ans plus tard, voulant parfaire ses connaissances dans sa profession d'embaumeur, Yvon suit des cours de thanatologie à l'université de Montréal et revient diplômé avec la mention 'grande distinction'. Doué d'un courage à toute épreuve et d'un esprit de travail inlassable, ses nombreuses occupations lui causent du surmenage, à mon insu, et peu à peu sa santé est affectée. Son médecin lui conseille de diminuer ses activités. C'est avec regret que je dois accepter qu'il cesse de s'occuper des frais funéraires et des services ambulanciers au cours de l'année 1967; il continue cependant de se charger d'une partie de ma comptabilité. Gustave Louisseize, qui travaillait aux frais funéraires avec lui depuis 1951, est bien initié et Yvon sait que celui-ci pourra le remplacer tout en restant sous ma surveillance.

Mais bon sang ne peut mentir! Yvon commence à s'occuper de politique municipale; il a été élu conseiller, puis maire suppléant au fauteuil de monsieur Maheu. Il a du jugement et est bon administrateur. Je suis fier de lui.

L'année précédente, j'avais perdu un très bon employé, Maurice Richer qui était décédé presque subitement. Il fut remplacé par Robert Duchesneau qui arrivait tout juste de Fort MacMurray. En 1967, lorsque j'achète une nouvelle Cadillac dont je me sers toujours comme voiture privée et

landau à fleurs pour les funérailles, je pense au plaisir que Maurice aurait eu à le conduire car il était toujours fier des améliorations que j'apportais à mon équipement.

Trois employés extraordinaires

Madame Réal Provost du rang Saint-Louis, qui jusqu'à maintenant louait sa ferme depuis la mort de son mari, vient me voir en 1967. Elle constate que sa ferme perd de la valeur parce qu'elle est mal entretenue et mal exploitée, et elle veut la vendre. Je vais visiter la terre: le terrain accidenté ne peut être cultivé qu'avec l'aide de chevaux, mais il y a une belle petite montagne et trois ruisseaux circulent. Tout est vraiment dans un état d'abandon quasi total. Les clôtures doivent être renouvelées, la vieille maison abandonnée est inhabitable, la grange a besoin de réparations majeures, les trois ponceaux sont complètement démolis et les fossés, disparus. Sachant que je peux surmonter ces obstacles, je rencontre madame Provost, nous en venons à une entente et j'achète la ferme.

Dès la même année, j'obtiens un octroi du gouvernement pour la location d'un bulldozer et je commence à aplanir le terrain du devant sur la moitié de ma terre qui est séparée au centre par une clôture. Après avoir construit le ponceau sur le ruisseau jaune, avec des tuyaux de béton armé de quarante-huit pouces de diamètre, je fais ma part de clôture du côté nord de la ferme. Je finis assez tôt pour le temps des labours afin de cultiver cette partie de terre au printemps suivant. L'automne venu, je coupe des cèdres sur le terrain de mon chalet à Duhamel et je prépare environ deux cents poteaux pour faire ma clôture. L'année suivante, aussitôt que la terre est dégelée, je continue le terrassement et les clôtures; celles-ci sont en broche maillée comme les premières. Le ruisseau Lepage qui se déverse dans le ruisseau jaune est beaucoup plus petit que les autres; je fais le ponceau sur ce ruisseau avec des tuyaux de béton armé de vingt-quatre pouces de diamètre. À l'automne, j'ai une belle pièce à labourer.

Au tout début du printemps de 1969, je fais le gros ponceau sur le crique noir qui reçoit les eaux des deux autres ruisseaux. Il me faut deux tuyaux de béton armé de six pieds de diamètre par huit pieds de longueur, que je me procure chez Vipond Cement à Ottawa où j'ai acheté les tuyaux pour les travaux précédents. Ces gros tuyaux, pesant chacun deux tonnes et demie, sont chargés dans mon camion par des employés de la compagnie et, moi, j'ai un bulldozer pour les mettre en place.

Les travaux des ponceaux en béton sont importants car la crue des eaux emporte chaque printemps les ponceaux faits de bois. Ce ponceau me permet d'atteindre le chemin de la montagne pour aller faire les clôtures et les fossés nécessaires sur la pièce du tré carré qui mesure environ vingt-cinq arpents. Comme elle n'a pas besoin d'aplanissement, je la laboure dès l'automne pour la cultiver l'année suivante. Après les semences au printemps de 1970, mes hommes et moi nous attaquons à l'autre moitié de la ferme qui ne se rend qu'à la montagne. Aucun ruisseau ne passe sur cette partie mais le terrain est très accidenté. J'obtiens du gouvernement un octroi pour la location d'un bulldozer afin de continuer le terrassement de ma ferme. Il s'écoule deux autres années avant que je puisse cultiver tout le sol arable de ma ferme.

Au cours des cinq années passées à mes travaux dans le rang Saint-Louis, j'ai eu l'avantage d'avoir à mon emploi trois hommes plutôt extraordinaires, compétents, courageux, consciencieux et remplis d'ardeur: Napoléon Rousseau, Paul-Émile Louisseize et son frère Raoul. Faire une clôture sur une longueur de quarante arpents, dont une partie dans la montagne, creuser pour chaque poteau avec une tarière et à la petite pelle à bras d'homme, c'est un travail ardu. Souvent, lorsqu'il faut traverser le tuf, le creusage d'un seul poteau peut prendre une demi-heure ou plus. C'est long et fatigant, sans compter les poteaux sur le roc dans la montagne qui doivent être consolidés avec des cailloux ramassés plus ou moins loin et tassés autour du poteau jusqu'à une vingtaine de pouces de hauteur. Les travaux de terrassement ont nécessité cent cinquante heures de location du bulldozer, au coût de huit dollars l'heure moins quatre dollars l'heure octroyé par le gouvernement. Je considère que l'exécution de ces travaux est un bon investissement car le fond de terre est de bonne qualité et très fertile.

Jusqu'en 1968, je loue ici et là la machinerie aratoire dont j'ai besoin. Quelque temps après mon achat de la ferme du rang Saint-Louis, j'apprends qu'un voisin malade, Joseph Séguin, veut vendre ses machines agricoles: tracteur, presse à foin, charrue, monte-ballots pour le foin, *waguine*, herse à finir. Je vais le visiter; il est bien content de me vendre le tout pour trois mille dollars. Ce marché fait son affaire et la mienne. Quoique ce soient des machines usagées, elles sont en bonne condition. Dans la même année, j'achète un rateau et un moulin à faucher neufs ainsi qu'un tracteur neuf David Brown numéro 88 de Léonard Ménard de Plaisance.

Dans le moment, j'ai à mon usage environ cent cinquante arpents de terrain cultivable qui m'appartiennent et environ soixante-quinze arpents cultivables que je loue. Grâce à l'acquisition de ma terre du rang Saint-Louis, je serai sous peu en mesure de garder une trentaine de vaches avec leurs veaux et quelques taures et *steers*. Je suis content de mon entreprise d'élevage de bovins et je suis confiant de réussir.

Durant l'été de 1968, Édouard Louisseize que je connais intimement, et frère de Paul qui travaille pour moi depuis vingt-cinq ans, m'offre de me louer sa terre, à cinq milles du village dans le rang Sainte-Julie, à l'exception des bâtiments et de son jardin, pour une période de cinq ans moyennant cent cinquante dollars par année. Je dois voir à l'entretien des clôtures et des fossés, cultiver la terre de façon à conserver la richesse du sol qui est une terre assez pesante. J'accepte le marché car j'ai besoin de fourrage pour l'entretien de mon troupeau que je veux augmenter. Édouard Louisseize est un travailleur acharné, honnête et généreux. Le printemps venu, il me dit: «Ne t'occupe pas des fossés et des clôtures; je n'ai rien à faire, je les entretiendrai moi-même, je serai certain que ce sera bien fait. Les fossés surtout, c'est important pour l'égouttement du terrain.» Je n'ai pas d'objection, au contraire.

La première année, j'ensemence une vingtaine d'acres en avoine et en orge après avoir étendu sur le sol plusieurs tonnes de chaux et avoir ajouté deux à trois cents livres d'engrais chimique par arpent. À l'automne, j'obtiens une récolte qui dépasse toute espérance. La deuxième année, j'ensemence le terrain de la première année avec des graines de mil et de trèfle. Et je recommence le même procédé de la première année sur une autre superficie de vingt acres, soit chaux, engrais, semence d'avoine et d'orge. Ma récolte est extraordinaire: sur la section ensemencée de mil et de trèfle, j'en fais même une deuxième.

Pendant que j'utilise son terrain pour mes cultures, Édouard Louisseize s'occupe toujours des clôtures et des fossés et cette terre prend de la valeur. Avant la fin de notre bail, il me dit qu'il est malade et aimerait vendre sa terre. Mais le bail qu'il a avec moi est un empêchement majeur pour tout acheteur. Je réponds que, dès qu'il trouvera un acheteur convenable, je résilierai le bail car je ne veux pas lui causer de dommage. Il trouve à vendre à bon prix peu de temps après.

En 1968, j'avais engagé à temps partiel Raoul Louisseize, un autre frère de Paul; ils me proposent d'agrandir le *shack* de Paul avec un rallonge de dix-huit par quatorze pieds. Je fournis le matériel et l'aide que je peux. À la fin de l'été, tout en ayant

travaillé à temps perdu, les deux frères Louisseize ont une habitation à un étage de trente-deux pieds par quatorze, bien isolée, assez confortable, avec eau courante et toilettes, service d'égout et électricité. Raoul jouit d'une excellente santé et est très habile pour les travaux de ferme: labours, clôtures, fossés, semences, récoltes, et le reste. Il connaît bien les travaux de chantier.

À la fin de l'été de 1969, il me fait remarquer que sur ma terre du rang Saint-Louis il se trouve une vingtaine d'érables malades qu'il serait mieux de couper avant qu'un vent ne les renverse. De plus, ces arbres coupés donnent du bois de poêle ou de foyer de première qualité qui dure longtemps et produit beaucoup de chaleur. Certains arbres mesurent trente-six pouces sur la souche; j'aimerais bien les couper mais je ne suis pas organisé pour cela. Raoul me dit: «À nous deux, monsieur Whissell, on est capable de les couper et de transporter le bois au village dans votre camion; on pourrait retourner tous les soirs avec un voyage. J'ai une scie mécanique, vous avez des haches, des coins de fer; on devrait essayer.»

Quelques jours plus tard, nous commençons... chantier. Presque tous les matins, nous partons vers sept heures en camion avec l'outillage nécessaire, sans oublier un bon lunch. Une demi-heure après nous nous mettons en frais d'abattre un arbre. Il l'ébranche et le coupe en bûches de seize pouces de longueur et, moi, je fends les bûches et les charge dans le camion. Le soir, mon camion est généralement rempli, environ cinq cordes. Souvent un seul érable suffit à nous occuper toute la journée. Le soir, je *dompe* le voyage sur le terrain près de mon lac. Le lendemain, lorsque je ne peux pas retourner au chantier parce que je dois voir à d'autres occupations, Raoul en profite pour fendre certaines bûches que j'avais été obligé de laisser la veille ou que je n'avais fendues qu'en deux parties pour pourvoir les charger, et il corde le bois.

Au début de l'automne, nous avons coupé, fendu et cordé quatre-vingt-quinze cordes de bel érable de seize pouces de longueur. Raoul a soixante-dix ans et moi, soixante-deux. Trois ans plus tard, ce pauvre Raoul meurt accidentellement.

Grand deuil dans la famille

Mon beau-père avait continué à habiter sa maison après la mort de son épouse il y a six ans. Malgré son grand chagrin, il a démontré une énergie et un courage peu communs: tenir maison, faire son ordinaire et une vie normale, visitant ou recevant quelques amis à l'occasion, et surtout donner le

service de l'affilage des lames de *clipper* pour les cultivateurs. Il le fait depuis une soixantaine d'années et y tient sans doute car cela le met en contact avec beaucoup de gens. Il ne se passe pas un soir sans que ma femme ne lui téléphone longuement. Comme moi, ses petits-enfants le visitent souvent, surtout la famille d'Yvon qui habite presque en face. Un grand nombre de fois, ma bru lui envoie porter par un des enfants une petite friandise qu'elle pense lui être agréable. Il vit apparemment heureux et ne nous cause aucun souci.

Un matin d'avril de 1969, la voisine, sa locataire dans la même bâtisse, trouve étrange de ne pas entendre de va-et-vient du côté du logis de monsieur Gourd. Elle nous téléphone vers neuf heures et demie pour nous informer de son inquiétude. Je me rends aussitôt et le trouve mort dans son lit. Rien n'est dérangé sur sa table de chevet, ses couvertures sont rangées, ses pantoufles à côté du lit; il semble qu'il soit mort pendant son sommeil. Toute la famille est affligée. Nous étions habitués à voir cet homme que nous vénérions et aimions beaucoup et qui nous aimait aussi. Il ne se plaignait jamais et savait toujours nous donner de sages conseils au besoin.

Deux ans plus tard, le 9 décembre 1971, j'ai la douleur d'apprendre la mort de ma tante Éva, soeur célibataire de mon père, âgée de quatre-vingt-huit ans, hospitalisée au Centre d'accueil de Saint-André-Avellin depuis quelques années. Dès ma tendre enfance, j'ai toujours entretenu un respect et un attachement affectueux pour cette tante qui m'a souvent offert de petites gâteries lorsque j'étais jeune. C'est elle qui m'avait acheté un violoncelle. Malgré ses revenus plutôt modestes, elle nous donnait, à mon frère Georges et moi, pendant nos études, parfois une belle chemise, une cravate, des souliers ou autres articles qu'elle avait le don de choisir suivant nos besoins et la générosité de nous offrir. Je m'empresse donc d'appeler mon frère Georges en Alberta; il m'avait demandé de le prévenir lors de son décès car il tient à assister aux funérailles.

Du temps de son vivant, je visitais tante Éva assez souvent, surtout les dernières années où elle gardait la chambre. Elle s'intéressait toujours à la famille et la visite de l'un ou de l'autre la rendait heureuse. Un après-midi, je lui montrai la photographie de mon nouveau lot familial au cimetière des Quatorze, avec le monument portant les inscriptions de ma famille, y compris les noms de mon père, ma mère et mon frère. Je lui fais part de mon intention d'exhumer leurs dépouilles et de les transférer de mon ancien lot dans le nouveau. Ce projet lui plaît beaucoup. Après un moment de réflexion, elle

me dit: «Te serait-il possible de m'enterrer dans ce lot et d'inscrire mon nom sur le monument? C'est peut-être bien insignifiant, mais j'aimerais cela être inhumée avec Dalma, Marie-Louise et Frank.» Je réponds: «Il n'y a aucun problème, ma tante, vos désirs seront accomplis. De plus je mettrai votre cercueil dans une tombe métallique scellée; comptez sur moi. Mais il n'y a rien qui presse, j'espère que vous serez encore longtemps avec nous.» Elle a un sourire de satisfaction et dit: «Pauvre petit garçon, si tu savais. Je te remercie.»

Madame Jean-Marie Richer (Georgette Whissell), ma cousine qui est l'exécutrice testamentaire, me confie les tâches funéraires. Elle est au courant de ma promesse à tante Éva et consent à ce que la dépouille soit inhumée dans mon lot familial. J'expose la défunte au salon mortuaire; les nombreux visiteurs, parents et amis, même éloignés, qui viennent lui rendre un dernier hommage prouvent à quel point cette femme souvent solitaire a inspiré affection et reconnaissance par sa générosité et son grand cœur.

Lorsque je ferme le cercueil, je ne peux m'empêcher de penser que la génération de mon père s'est éteinte très jeune. Seule ma tante Éva a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans; aucun des autres n'a dépassé soixante-ans, à l'exception de l'oncle Georges qui est mort à soixante-quatre ans. Du côté paternel, il me reste ma tante Éva, épouse de l'oncle Georges et ma tante Fabiola, épouse de l'oncle Willie qui mourut à l'âge de cinquante-sept ans, laissant une fille, Rolande et un garçon de quinze ans, Paul Yvan. J'ai rencontré celui-ci hier soir et je fus heureux d'apprendre qu'il occupait un poste important à l'hôpital Saint-Luc, comme comptable en charge du personnel. Sa soeur est institutrice à Montréal et toute la famille vit à l'aise sous le même toit.

Je me souviens du départ de ma pauvre tante pour Montréal après la mort de l'oncle Willie. Son seul souci était l'avenir de son fils et le bien-être de sa fille; son ardeur au travail et son jugement l'ont bien récompensée. La femme de mon oncle Georges est demeurée à Saint-André-Avellin après la mort de son mari. Elle n'avait plus d'enfant à charge; sa fille Georgette était mariée de même que son fils Eddy qui demeure à Rouyn et est en excellente position financière. Bonne couturière, elle eut jusqu'à ces dernières années une nombreuse clientèle qui lui permettait de mener une vie confortable et de pouvoir vivre aujourd'hui en sécurité. C'est une femme courageuse, honnête, tranquille, plaisante et joviale que tout le monde estime.

Exhumations

Aussitôt que la dépouille est exposée, je vais au presbytère et j'obtiens la permission du curé Sabourin pour l'exhumation. Dans mon lot familial, je fais immédiatement creuser, par le bedeau Gérard Dumouchel et son assistant Roger Lalonde, une fosse prête à recevoir la tombe métallique dans laquelle je transférerai les restes de mes trois défunts avant d'y déposer la tombe métallique de ma tante. Les fossoyeurs commencent à enlever la terre recouvrant les tombes à exhumer; rendus à une trentaine de pouces de profondeur, ils mettent plus de délicatesse en creusant.

Je suis accompagné de ma soeur Odette et de son mari, de mon fils Yvon et de mes deux filles Suzanne et Monique; le respect et l'émotion sont dans l'âme de nous tous. Il ne reste aucune trace de bois (chêne), seulement quelques pièces métalliques rouillées (poignées et ornements). Les premiers ossements que nous découvrons sont un fémur et un crâne que nous identifions par la grosseur comme étant ceux de mon père. Plus profondément, nous trouvons un crâne de plus petites dimensions: certainement celui de ma mère. Les os plus petits, vertèbres, mains, pieds, etc. sont détachés des squelettes car ces dépouilles sont inhumées depuis trente ans. Nous les déposons minutieusement dans la tombe métallique. Juste à côté, il reste à peine quelques morceaux de bois pourri et des ornements rouillés provenant du cercueil de Frank, malgré que celui-ci ne soit inhumé que depuis vingt ans. Nous identifions facilement son crâne, par une prothèse dentaire qui tient à sa mâchoire. Le reste du squelette est relativement facile à transférer dans la même tombe métallique de mon père et de ma mère. Je ferme la tombe mais ne la scelle pas car je veux pouvoir montrer ces restes à mon frère Georges, s'il le désire.

Le lendemain, après que Georges eût constaté l'exhumation, je scelle la tombe et la fais descendre dans la fosse où sera déposée celle de tante Éva.

Mon gendre engagé pour les frais funéraires

Je tiens toujours à donner les meilleurs services à la clientèle de mon entreprise de pompes funèbres. J'ai mon corbillard depuis neuf ans et je veux le changer contre un plus moderne. J'achète donc un corbillard de l'année, le plus fonctionnel et le plus somptueux qui se fait. Il est muni d'une table tournante

(*three ways*) qui permet de sortir le cercueil sur une base chromée recouverte d'un tissu rouge vin, par la porte du côté droit, par celle du côté gauche ou par la porte arrière. Le printemps suivant, j'échange mon automobile personnelle que j'ai depuis quatre ans, une Cadillac servant comme landau à fleurs pour les funérailles, contre une Eldorado de toute beauté. Avec le nouveau corbillard, ce landau ajoute au cortège un appareil grandiose. Tout cet équipement est mis en marche quel que soit le coût des funérailles choisies; il profite au plus pauvre comme au plus riche.

Mon commerce de frais funéraires fonctionne très bien avec mes employés mais, depuis le départ d'Yvon, la responsabilité de l'administration n'étant plus partagée, la tâche devient trop lourde. Je songe au mari de Monique, Michel Shields qui est comptable et parfaitement bilingue. Il a travaillé durant une dizaine d'années à la compagnie Maclaren de Thurso où il est devenu, après quelques années, assistant-gérant du personnel des chantiers forestiers. Je n'entends dire que des éloges à son sujet; c'est un homme sobre, ponctuel, fiable et très sociable tout en étant ferme au besoin. Depuis quelques années, il a quitté la compagnie Maclaren pour s'engager à la compagnie Bonhomme Lumber de Papineauville où les conditions sont plus avantageuses.

Il y a environ un an, j'ai vendu ma propriété à Thurso que j'avais bâtie comme salon mortuaire et avec un logement pour ma fille Monique et son mari. À ce moment, Monique et ses enfants viennent habiter chez moi, dans la grande maison paternelle, et Michel n'a que huit milles à parcourir matin et soir pour se rendre à son bureau de Papineauville et en revenir. Quand je parle au jeune couple de la possibilité de me seconder dans les frais funéraires et les services ambulanciers, Michel est surpris mais trouve que mon idée a du bon sens. Il dit qu'il va voir à quitter sa position en donnant un délai raisonnable pour permettre son remplacement. Je l'engage officiellement le 17 octobre 1972. Yvon me remet la partie de la comptabilité dont il s'occupait depuis trois ans. Je me sens libéré, malgré que, naturellement, je doive consacrer encore du temps à initier Michel et l'aider au besoin.

J'ai toujours l'ancienne boutique achetée de monsieur Gourd, dans laquelle j'avais bâti cinq logements qui ont brûlé au début des années cinquante et où j'ai reconstruit deux logements pour les louer. Au cours de l'été, Lucien Tardif, qui a vendu sa terre dans le rang Saint-Louis, désire s'acheter une propriété au village et me demande si cette maison est à

vendre et à quel prix. Nous en venons à une entente et le marché est conclu.

Résidence actuelle

Depuis quelques années, les alentours de ma résidence (l'ancienne maison paternelle) se sont commercialisés. La maison que mon père avait construite pour l'oncle Georges en même temps que la sienne, juste à côté, est devenue une caisse populaire Desjardins. Sur le lot du côté nord de la maison, où était notre jardin, un bureau de poste est bâti. À côté, il y a la coopérative agricole et en face se trouve un bureau d'assurance assez important, voisin du magasin Jules A. Quesnel. Près de ce commerce, l'ancienne maison d'Eugène Séguin est occupée par une mercerie et un salon de coiffure; puis c'est le bureau du docteur Chagnon et le magasin de mademoiselle Paiement. La rue est continuellement encombrée par le stationnement et le va-et-vient des automobiles des gens qui viennent dans ces endroits publics.

Je songe sérieusement à m'établir dans un district plus résidentiel. Je propose à ma femme de bâtir un bungalow sur un terrain faisant partie des trente à trente-cinq arpents (l'ancien terrain des courses) que j'ai acheté de Léopold Désormeaux en 1960, dans le but d'en faire un développement domiciliaire. Je trace et fais la forme de la rue principale qui part de la rue Sainte-Julie ouest et se rend du côté nord jusqu'au pied de la montagne. Plus tard, elle prendra le nom de boulevard Whissell. À l'entrée, les maisons des filles de Wilfrid Séguin, celle de Simone Quesnel sont bâties; un peu plus loin, l'entrepôt de Coca-Cola, la résidence de Gaston Marcotte et celle de madame Cardinal. De l'autre côté, il y a le duplex de Gilles Lanthier et, plus loin, la maison de Gilles Charlebois et celle de Gaston Maheu.

L'emplacement plaît à mon épouse et nous choisissons un lot voisin de Simone Quesnel; il mesure cent quinze pieds de façade par deux cent cinquante pieds de profondeur. Je fais un plan de la maison que je désire et nous commençons à bâtir sans rien épargner pour le confort et un luxe raisonnable. À l'automne nous finissons les murs extérieurs et l'intérieur au cours de l'hiver afin d'emménager vers la fin de mai 1972.

Je vends un terrain voisin du mien, du côté nord, à Monique et Michel qui sont bien contents de se bâtir près de nous.

Poste de marguillier et réfection du cimetière

En décembre 1970, je suis élu marguillier pour un mandat de trois ans. Ce n'est pas une lourde tâche car les affaires de la fabrique sont en bonne situation financière. Lors d'une assemblée, le curé Lucien Sabourin nous fait remarquer que le terrain du cimetière des Quatorze aurait grandement besoin d'être nivelé, il faudrait asphalté les allées carrossables, redresser plusieurs monuments et rafraîchir le gazon. Comme j'ai un peu d'expérience dans le terrassement, le curé et les marguilliers me demandent si j'accepterais de diriger les travaux à cette fin. J'accepte avec plaisir et bénévolement car c'est une amélioration à laquelle je pense depuis longtemps. Surtout à la fonte des neiges chaque printemps alors que mes employés et moi pataugeons dans la boue et l'eau pour faire les inhumations, sans compter les embêtements causés aux familles et à l'assistance.

Quand les travaux sont terminés, d'autres hommes voient au redressement et au rangement des monuments. Le projet des allées d'asphalte, de la clôture avec une barrière en fer forgé et une illumination est remis à plus tard. Lorsque le tout sera réalisé, notre grand cimetière des Quatorze sera sûrement classé parmi les plus beaux de la région.

Transactions immobilières

Un après-midi, je vais voir monsieur et madame Roméo Legault de Montpellier qui ont du trouble avec des ajusteurs du gouvernement à propos de l'expropriation de leur propriété située tout près du village. L'évaluateur leur offre une somme en dédommagement de la maison mais ne tient pratiquement pas compte de la valeur du terrain et des arbres. Je leur explique leur droit à cette valeur, ce qui les rassure quant au montant qu'ils ont le droit de retirer. Finalement ils sont satisfaits du règlement. Quelque temps plus tard, monsieur Legault vient me voir et demande si le terrain où j'ai mon vieil entrepôt est à vendre. Il se servirait du bois de la démolition pour se construire, ce qui lui coûterait moins cher.

L'ancienne boutique de forge désaffectée que j'avais achetée de Lionel Perrier en 1949 a été utilisée tour à tour comme logement d'occasion, remise à machinerie, entrepôt, fabrique de cages d'oiseaux et finalement, abri pour différents objets plus ou moins utiles. Seul le terrain a de la valeur; il est bien

situé en allant vers l'extrémité de la rue Sainte-Julie ouest et c'est l'un des seuls lots libres sur cette rue.

Je lui vends le tout pour la somme de deux mille cinq cents dollars. C'est loin d'être la valeur réelle car rien que dans la bâtisse il y a pour au moins mille dollars de bois. Mais je suis satisfait de ce prix qui permet à la famille Legault de s'installer confortablement. Ils sont ingénieux, travaillants et tireront profit de tout. Quelque temps après, la vieille boutique a été remplacée par une jolie maison qui fait le bonheur des Legault.

Vacances en Alberta

Avec mon épouse, je visite mon frère en Alberta. Ma soeur, qui aime beaucoup voyager, nous avait proposé de prendre trois semaines de vacances au début d'août 1973 et d'aller dans l'Ouest canadien en automobile avec son mari. Après réflexion, je peux m'organiser pour m'absenter. Ma femme est un peu réticente, elle n'est jamais tentée de quitter longtemps son foyer. Nos enfants surenchérisent les sollicitations d'Odette et de son mari Marcel, et nous partons dans ma Cadillac avec ce dernier comme chauffeur. C'est un vrai voyage de détente complète, aux heures qui nous plaisent. Ma soeur a tout organisé afin de prendre tous nos dîners en pique-niques; avant de louer notre motel, nous faisons un petit marché que nous entreposons dans notre glacière pour le lendemain midi.

Nous arrêtons à Sudbury et visitons un peu. J'aurais aimé saluer mon oncle Omer, frère de ma mère que je connais bien, mais il est absent. Je ne sais pas où habitent les autres parents de ma mère et nous continuons jusqu'au Sault Sainte-Marie afin de visiter ma cousine Marguerite Whissell Tregonning; nous y passons quelques heures très agréables. L'immense ferme qu'elle habite en été est magnifique et la température superbe. Nous sommes invités à rester quelques jours mais, comme nous voulons nous rendre jusqu'à Vancouver et rendre visite à Georges en revenant, nous n'avons pas assez de temps.

Mon frère nous rencontre à Calgary durant la fin de semaine; nous continuons vers Banff puis Vancouver en passant par la vallée du sud pour revenir par Rogers Pass dans les montagnes Rocheuses. Un midi inoubliable est celui où nous dînons dans un parc juste au pied du mont Robson sur lequel reflète un soleil radieux; il est bien tel que la photo dans nos géographies à l'école, «le plus haut mont du Canada».

Je trouve la ville de Westlock, où habite mon frère, bien changée depuis ma visite en 1957. Comme dans toutes les petites villes de l'Alberta, le progrès ne s'y est pas fait attendre

à la suite de la découverte du pétrole. Ma belle-soeur est réjouie de notre visite, surtout de la rencontre de ma femme qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. Nous visitons toute la famille et je suis content de voir mon frère qui semble heureux, entouré de ses enfants et de plusieurs petits-enfants.

Le chemin du retour se fait un peu plus rapidement, nous avons moins de points d'intérêt à visiter. Nous revenons tous reposés et bien contents. Les deux femmes ont pris un peu de poids, c'est la seule ombre au tableau. Les bons repas chaque soir et surtout les bons desserts à la crème fouettée en sont responsables mais elles prétendent qu'elles n'ont rien à nous envier. Je me propose bien de renouveler des moments de détente comme ceux-là.

Mort d'un de mes bons employés

Je perds mon bon ami Napoléon Rousseau. En septembre 1974 il cesse de travailler, disant qu'il ne se sent pas bien depuis quelque temps. Il dépérit de jour en jour et meurt au mois de septembre à l'âge de soixante-quinze ans. En peu de temps, j'ai ainsi perdu deux bons employés et amis.

Sur ma ferme de Saint-Louis que je cultive avec soin, mes récoltes font l'envie de mes voisins. Dès les débuts, j'y ai gardé une quarantaine de têtes de bétail en très bonne condition vu la qualité du pâturage. Au cours de l'été de 1974, j'ai un troupeau de soixante-douze bêtes, l'un des plus beaux de la région: trente vaches dont une quinzaine de Herford pures enregistrées, quinze taures et *steer* et vingt-sept veaux du printemps.

Après la mort de Napoléon Rousseau, je vends une partie du troupeau, sachant que je n'ai plus la main-d'oeuvre pour l'entretenir pendant l'hiver dans mon écurie près du lac. Au printemps suivant, je place mon bétail en pacage mais je n'ai plus autant d'agrément qu'avant. À l'automne, je décide de ne plus m'occuper d'élevage; je vends mes animaux à l'exception de trois vaches et d'un veau que Paul Lousseize garde pour l'hiver dans l'écurie près du lac. En même temps, il prend soin d'une petite jument appartenant à mon ami Omer Villeneuve qui le récompense pour ses services en l'aidant à l'entretien de l'étable. Le printemps suivant, je loue ma terre du rang Saint-Louis à Adélarde Lousseize pour son pacage. Je place quelques-uns de mes animaux en pacage sur ma petite ferme achetée de madame Adélarde Rossignol tout près du village, et d'autres sur mon terrain (ancienne piste de course).

Rénovation du salon mortuaire de Ripon

En 1958, lorsque j'avais rebâti hâtivement le salon funéraire de Ripon sur les mêmes fondations que celui qui avait brûlé, je n'avais pas songé à l'agrandir en même temps. Je l'ai regretté presque aussitôt mais il n'était pas question de recommencer pour le moment. En 1975, je réussis enfin à prendre le temps de remédier à cette lacune que je déplore. Je bâtis donc une rallonge de seize par vingt-cinq pieds qui sert de fumoir à l'extrémité duquel je construis un comptoir avec eau courante où est installée une cafetière dont les gens peuvent se servir à leur discrétion. La population de Ripon semble apprécier cette amélioration.

Premier long voyage outre-mer

Au mois de février 1974, mon frère téléphone et m'invite à me joindre à lui pour un voyage scientifique dont il fait partie avec une vingtaine de Canadiens, sous les auspices du doyen de l'université d'Edmonton. Le départ a lieu au début d'avril et le retour à la mi-mai; la destination est la Chine communiste. Il m'explique qu'il connaît bien l'organisateur et peut me faire accepter parmi le groupe à titre de thanatologue. Je suis des plus intéressés. Quelques jours après, je reçois des documents et des formules à remplir et retourner aussitôt.

J'arrive chez mon frère la veille du départ. À Vancouver, notre guide apprend qu'étant donné la grève des pompiers de l'aéroport, le départ pour Hong-Kong se fera le lendemain après-midi de Seattle, États-Unis, où nous nous rendrons par autobus. Georges décide de louer une automobile dans laquelle son ami Giovanni et moi arrivons assez tôt pour visiter Seattle avant le décollage de l'avion. Nous nous dirigeons vers le port et y apprenons que le fameux porte-avions américain *Buckler Hill* que les Japonais avaient tant essayé de détruire pendant la dernière guerre, est en chantier de démolition. Deux étages sont démantelés. Les innombrables plaques d'acier de diverses dimensions, allant jusqu'à huit pieds carrés et sept pouces d'épaisseur, empilées à perte de vue, donnent une idée de l'immensité de ce bateau. Nous montons un petit escalier et arrivons sur une immense plate-forme où se trouvent des tas de tuyaux et de fils de cuivre. Plus loin, nous apercevons des centaines de toilettes et de lavabos entassés les uns sur les autres.

Nous nous aventurons à l'étage inférieur: un vrai labyrinthe de corridors. Nous pouvons voir une grande pièce contenant

des lits superposés; un gardien nous aperçoit et nous prévient que personne n'est admis sur les lieux. Plaidant ignorance, nous nous excusons. Il se radoucit et dit que, quelque temps auparavant, un aventurier est resté perdu à l'intérieur pendant trois jours avant de trouver une issue; le porte-avions mesure dix-huit cents pieds de longueur. Quant à nous qui avons à peine entrevu ce mastodonte d'acier, il nous a estomaqués.

Rendus à l'aéroport, il ne nous est pas permis d'accompagner nos compagnons dans l'autobus qui les conduit directement à l'avion pour Hong Kong sur la piste. Les passeports, visas et cartes d'identité de chacun ont été approuvés en partance du Canada à Vancouver et non des États-Unis où nous sommes tous les trois. Après plusieurs pourparlers, nous réussissons à prendre possession de nos passeports. Il s'agit maintenant de trouver un moyen de transport afin d'arriver à Hong Kong d'ici deux jours pour nous joindre au groupe. Ce que Giovanni, expérimenté avec les agences de voyage, organise: Seattle à Anchorage, Alaska, puis Anchorage à Tokyo, Japon et, de là, à Hong Kong. Nous arrivons fourbus mais heureux de réintégrer le groupe à peine trois heures avant le départ pour Pékin car nous aurions manqué le voyage.

Après la vérification des visas à la frontière de la Chine communiste, le groupe monte dans un train plus ou moins délabré et y reste quarante-huit heures avant d'arriver à Pékin. L'hôtel où nous logeons est immense et dénué de tout luxe, sauf une espèce de poulie au plafond, au-dessus de notre lit, qu'il suffit de tirer pour faire descendre un moustiquaire entourant le lit complètement. La nourriture est abondante et assez variée mais elle a une saveur corrompue à laquelle je ne peux définitivement pas m'habituer. Seules les amandes ne me répugnent pas, je m'en fais une provision à chaque conférence où les amandes et le thé sont servis en abondance. L'étendue des rizières à travers presque tout le pays explique la nature de l'eau qui transmet l'odeur aux aliments.

L'attrait et le charme d'une visite de la Chine s'expliquent par l'antiquité de ses monuments et sa population paisible et courtoise. Lorsque nous descendons de l'avion en Thaïlande, en provenance de Pékin, je mange un filet mignon accompagné d'un bon grand verre de Coca-Cola froid. Georges et Giovanni ont à peine mangé la moitié de leur portion que j'ai déjà vidé mon assiette et mon verre. Je veux commander une autre portion mais Georges me fait remarquer que ce serait malsain pour mon estomac de trop manger à la fois, vu que je viens pratiquement de passer dix jours de jeûne durant lesquels j'ai maigri de dix livres.

Nous visitons Singapour et la Malaisie. Notre avion part de Singapour, fait escale dans une des îles Philippines et nous descend à Hawaii pour un séjour de cinq jours. Après quoi nous prenons l'avion à destination de Vancouver et Edmonton. Nous avons parcouru vingt-huit mille milles en avion. Je passe quelques jours à Westlock et j'y ai la surprise d'une fête réunissant toute la famille de Georges pour célébrer mon anniversaire de naissance le 16 mai. Je suis content d'avoir fait ce voyage mais aussi de revenir chez moi.

Aide à une famille dans le besoin

Une famille secourue par un comité de bienfaisance formé de certains citoyens de la corporation depuis 1948, avait toujours habité la maison que nous leur avions bâtie sur un terrain qui m'appartient. Lorsque, en 1975, la maison nécessite trop de réparations onéreuses, le comité refuse d'y contribuer. C'est moi qui m'occupe de l'administration de la propriété pour le comité. L'occupant, Jack Lévesque, paye un petit loyer afin de défrayer les dépenses usuelles de taxes municipales et scolaires, taxes d'eau, d'égout et de vidanges, assurances et entretien général: vitres brisées, peinture, robinets défectueux et autres besoins. Je tiens minutieusement le bilan de chaque dépense et, à ce moment-ci, il reste quelques centaines de dollars en banque. Voulant régler la question, je fais remettre à chaque membre du comité, par le notaire Dufresne, un état des finances concernant ladite propriété, accompagné d'un montant réparti au prorata de la contribution de chacun lors de la construction de ladite maison. Chaque membre accepte le règlement proposé, renonçant ainsi à son droit sur la bâtisse qui, étant érigée sur mon terrain, devient ma propriété que je me propose de démolir au printemps. Monsieur Lévesque a décidé de déménager sa famille à Gatineau-Mills où il ne demeure que deux mois puis revient chez son beau-frère Edmond Nault.

Au cours de l'hiver, la famille Lévesque et le beau-frère Edmond ont des malentendus. Tôt au printemps, monsieur et madame Lévesque me demandent s'ils peuvent retourner habiter leur ancienne maison. Je leur fais remarquer qu'ayant été abandonnée, elle s'est détériorée davantage durant l'hiver et que je dois la démolir car il est trop onéreux de la réparer. Ils tiennent mordicus à revenir demeurer dans leur ancien logis et me disent: «Si tu veux fournir les matériaux, nous allons nous occuper de la main-d'oeuvre. À Montréal, nous avons des neveux qui travaillent dans la construction et qui sont prêts

à nous faire les travaux, de même que notre neveu André Boucher, menuisier ici à Saint-André-Avellin.»

Au grand plaisir des Lévesque, j'accepte leur proposition à condition que les travaux soient exécutés par des hommes qualifiés; je me fie à l'expérience et à la probité d'André Boucher que je connais bien. Quelques mois plus tard, la rénovation est terminée. Lorsque je vais rendre visite à la famille, Estelle est tout heureuse de me montrer les beaux prélatrs que ses filles lui ont donnés. Plus tard, je fais recouvrir l'extérieur de la bâtisse de *clapboard* d'aluminium comprenant un isolant.

Voyage en Russie

À la fin d'avril 1975, ma soeur Odette, son mari, leur fille Louise et son mari planifient un voyage en Russie. Le départ a lieu au début de juin suivant. Les déplacements, hôtels, repas et visites, tout est organisé par le guide et nous n'avons à nous occuper de rien. C'est ce qui m'attire dans ce voyage car je présume qu'il ne sera pas fatigant. Nous nous joignons à un groupe de vingt-quatre personnes ayant un guide francophone. Je ne suis pas déçu. Le groupe est jovial et affable. Dès le début, nous sommes unis et solidaires, nous formons une véritable famille. À titre d'aîné du groupe, je reçois des attentions dont je ne sens guère le besoin, ou parfois des taquineries amusantes. Nous sommes cinq de la même famille et c'est toujours un plaisir de nous retrouver au déjeuner.

Nous allons coucher à Soustad et visitons Vladimir. Nous nous rendons à Leningrad en train puis visitons Moscou, ville des plus modernes, l'Ukraine, la Russie centrale et l'Asie mystique, partie de l'U.R.S.S. le plus au sud où l'influence arabe est encore évidente. Chaque pays a son charme et, malgré les diverges d'opinions politiques, mon impression est qu'il faut se respecter les uns les autres.

Voyage en Alberta et dans l'Arctique

Odette et son mari passent un mois chez Georges en Alberta. Celui-ci m'informe qu'il aimerait bien que j'aille les retrouver pour une dizaine de jours afin de me joindre à eux pour un voyage dans l'Arctique à bord de son avion particulier. Son pilote, qui a déjà été pilote de brousse pour les compagnies de pétrole de l'Arctique, connaît tous les points de repère jusqu'au pôle nord. C'est un voyage tout à fait privé, nous

irons à des endroits où aucun touriste n'a jamais été admis. Je ne me fais pas prier et prends l'avion pour Edmonton.

Carole, ma petite-fille de vingt ans, passe la période des vacances avec la fille aînée de Georges pour qui elle travaille afin d'apprendre la langue anglaise en même temps. Elle est bien contente de me voir et d'avoir des nouvelles de l'Est. Je passe quelques jours à visiter la famille puis nous partons pour Yellowknife. Georges décide que nous pouvons emmener Carole; elle est au comble du bonheur, ayant peine à croire qu'elle va faire un tel voyage, avantage inespéré pour elle.

De là, nous volons au-dessus de la *Tree Line* où il ne pousse plus d'arbres et continuons vers le nord-est en arrêtant pour manger, coucher et nous approvisionner d'essence pour l'avion dans les chantiers des compagnies d'huile. Nous passons le pôle magnétique au delà duquel une boussole ne fonctionne plus et nous survolons des glaciers à perte de vue jusqu'à Eureka sur l'île Ellsmere à quatre cents milles du pôle nord. Retour par Resolute et Ray Side (stations de compagnies de pétrole); dans tous ces endroits, la nourriture comporte un buffet élaboré, des fruits en abondance, des pâtisseries de toutes sortes et un menu chaud digne des meilleurs grands restaurants. Le soleil ne se couche jamais en cette saison de l'année mais il vente toujours et il faut porter des vêtements d'hiver. La première ville sur le chemin du retour est Inuvik, Yukon. De là nous allons visiter White Horse puis Dawson City, faisons un détour vers l'ouest jusqu'à Prince-Rupert et passons au-dessus des Îles Charlotte, Colombie-Britannique, avant de revenir à Edmonton. Le tout se passe comme dans un rêve merveilleux.

À la fin de septembre de la même année, une circonstance moins heureuse me fait retourner à Westlock: l'épouse de mon frère décède à l'âge de soixante-quatre ans. Je m'y rends avec ma fille Suzanne, Odette et son mari et ma belle-soeur Annette de Lachute. Ma cousine Marguerite de Sudbury vient avec l'un de ses fils, François. Chacun veut témoigner sa sympathie à Georges et à sa famille qui n'ont aucun parent dans l'Ouest. Les soeurs et le frère de Nelly y vont aussi. Cette femme jouissait de l'estime et de l'affection de tous.

Dévotion à sainte Brigitte de Suède

Le 9 août 1975, je reçois la visite de mon oncle Omer Nault de Sudbury, frère cadet de ma mère, marchand au gros et au détail d'objets de piété: statues, médailles, chapelets, entre autres. Parlant de son commerce, il fait allusion à une prière

qu'il trouve très belle, *Le secret du bonheur*, quinze oraisons (pater et ave) révélées par Notre-Seigneur à sainte Brigitte de Suède dans l'église de Saint-Paul à Rome. Il me dit que Jésus a accompagné cette révélation des plus magnifiques promesses en faveur de ceux qui accompliraient avec foi et piété la pratique de lire cette prière chaque jour pendant un an. Il nous offre deux dépliants, à ma femme et moi.

Le soir même, je récite ces quinze oraisons, pater et ave de sainte Brigitte; je prends aussi connaissance de toutes les promesses de Dieu dont mon oncle m'a parlé. Je suis épris d'une grande foi en cette belle prière qui me rapproche de Jésus. J'ai confiance que sainte Brigitte de Suède peut m'obtenir des faveurs et qu'après ma mort j'aurai une place au paradis. Je continue de réciter cette prière chaque jour.

Décès d'un bon ami et fidèle employé

Chaque automne depuis plusieurs années, un certain nombre de citoyens du village qui cultivent de petits jardins me téléphonent après la récolte du blé d'Inde. Ils me disent: «On a coupé notre blé d'Inde. Si vous désirez l'avoir pour soigner vos animaux, vous n'avez qu'à venir le chercher, cela nous débarrassera.» J'accepte toujours, c'est une économie et cela fait l'affaire de ceux qui me le donnent car, autrement, ils auraient à payer pour s'en défaire. À l'automne de 1976, je me rends avec mon tracteur et ma *waguine* chez les demoiselles Baulne pour rapporter leurs cotons de blé d'Inde.

Comme je passe devant chez Yves Charron où pensionne Paul Louiseize qui ne peut plus demeurer seul depuis qu'il a fait un infarctus, celui-ci m'interpelle et demande où je vais. Quand je le lui dis, il ajoute: «Attends-moi, ça ne sera pas long, j'y vais avec toi.» Je le préviens: «O.K. à condition que tu ne t'occupes de rien, tu sais que tu ne dois faire aucun effort.» Une fois sur place, il ramasse quelques cotons ici et là et je lui recommande encore de ne pas en prendre trop en même temps. Après le chargement, nous retournons au pacage afin de distribuer les cotons aux animaux. Paul me suit, debout dans la *waguine* et se tenant à l'échette. En passant au bout du boulevard Whissell qui donne sur l'un de mes pacages, il me crie: «Ernest, passe tout droit, on va aller soigner tes petites taurès sur ta terre de Rossignol.» Je continue et, un quart de mille plus loin, à la barrière, je suis étonné de ne pas voir Paul venir l'ouvrir comme il le fait d'habitude. Je me retourne et ne le vois pas dans la *waguine* ni aux alentours.

Ma première idée est qu'il a dû tomber de la *waguine* durant le trajet depuis le boulevard. Je descends du tracteur et je l'aperçois, étendu sur le voyage de blé d'Inde; je constate à l'instant qu'il est mort. Pauvre Paul! Il m'avait si souvent répété qu'il voulait mourir en travaillant et ne pas donner de trouble à qui que ce soit: ses vœux sont exaucés. Je suis bouleversé. J'estimais cet homme à l'apparence rude et au caractère compliqué qui, dans le fond, était un cœur d'or, généreux et sensible. Son esprit de travail était inlassable et il était minutieux, fiable et honnête.

Quelque temps après la mort de Paul, Omer Villeneuve s'occupe lui-même de sa petite jument et me dit que si je désire garder quelques bêtes à l'automne pour l'hivernement, il se chargera d'en prendre soin car, seule dans l'étable, sa jument aurait froid. Je réponds que, Paul étant mort, j'avais pensé à me défaire du reste de mon troupeau mais, s'il veut s'en occuper durant l'hiver, je serais bien heureux de conserver un certain nombre de bêtes. Je dis aussi: «Je sais que je m'ennuierais sans animaux car cela me rappelle le temps où je possédais un troupeau assez important.» Je passais la plupart de mes temps libres à l'étable. L'automne pour *clipper* les bêtes, au moment de l'hivernement et tout au cours de l'hiver après les Fêtes pour assister les vaches dans la mise bas et ensuite pour suivre la croissance des veaux. J'en avais une vingtaine qui vivaient en liberté dans l'étable. J'étais toujours amusé de voir chaque veau courir et gambader et, finalement, aller téter à la mamelle de sa propre mère. Après avoir bu, ils se couchaient à côté de leur mère et même souvent dans la crèche. Je pouvais passer des heures à contempler ce spectacle; il y avait des leçons à en tirer. La nature a donné à ces vaches l'instinct de protéger leur petit et une certaine affection maternelle qu'on ne trouve malheureusement pas toujours chez les humains.

À la fin d'octobre, je vends tous mes animaux à l'exception des trois plus belles de mes taurès. Omer est bien content. Connaisseur dans l'élevage des bestiaux, il est consciencieux et fiable et sait nourrir les animaux sans faire de gaspillage. De plus, il est de plaisante compagnie. Au printemps, je garde mes trois taurès en pacage sur mon terrain situé au bout du boulevard Whissell et, à l'automne, je décide de les vendre.

Les frais funéraires formés en compagnie

Au retour de chacune de mes absences prolongées — voyage en Chine, 1974; voyage en Russie, 1975; vacances en Alberta

et voyage dans l'Arctique, 1976 — j'ai constaté que la bonne marche de mon entreprise de frais funéraires n'a nullement été entravée. Je songe de plus en plus à me libérer de cette charge. Depuis cinq ans déjà, mon gendre Michel Shields et ma fille Monique travaillent pour moi dans les frais funéraires et les services ambulanciers. Ils sont tous deux consciencieux et très dévoués, au point d'accepter de faire des sacrifices que nombre de jeunes de leur âge refuseraient. J'admire leur abnégation. De plus, Michel est comptable en administration et je peux me fier à lui pour presque toute ma comptabilité. Ils sont tous deux sociables et ont de l'entregent; je reçois souvent des félicitations à leur sujet. Je leur ai toujours payé un salaire raisonnable.

À l'occasion d'une des entrevues avec mon comptable, il est question des avantages que la formation d'une compagnie peut apporter concernant l'impôt. Michel et moi en discutons à différents intervalles et finalement, au mois de mai 1977, nos arrangements sont faits et la compagnie est formée à notre gré sous la raison sociale Whissell et Shields. Ma fille et mon gendre sont très encouragés. Quant à moi, malgré ma satisfaction, je ressens un peu de tristesse à me départir de la charge de cette entreprise pour laquelle je me suis tant dévoué depuis quarante-cinq ans. J'insiste pour continuer à conduire le cortège funèbre ce qui, à mon grand contentement, me met en contact avec la clientèle.

Aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, je suis encore assidu et j'ai l'impression de rendre service quoique je ne me sente pas indispensable.

Chirurgie cardiaque majeure

Désordres de santé

J'ai eu soixante-neuf ans au mois de mai 1975 et je me considère en bonne santé. Mais, depuis quelque temps, je ressens de petits malaises à l'estomac. Mon médecin de famille est d'avis qu'ils peuvent dépendre de ma digestion, rien de plus, et il me donne des médicaments appropriés. Un an plus tard, il n'y a aucune amélioration. Lors d'une de mes visites, le docteur Bertrand me conseille, après un examen, d'aller voir un cardiologue. Il connaît de réputation le docteur Managan Wurzel, cardiologue à Hull, avec qui il communique et prend un rendez-vous pour moi.

Lors de ma première visite, celui-ci me fait les examens d'usage en cardiologie et dit que mon état général n'est pas mauvais sauf de l'hypertension, un excès de cholestérol et un peu d'angine de poitrine. Il me prescrit des médicaments contre l'hypertension, me conseille d'éviter le surmenage et demande de revenir le voir dans quelques jours. Je vais le consulter deux fois par mois. Il suit mon état de santé pendant six mois, en variant les médicaments selon son jugement, et affirme que je peux faire des travaux légers qui n'exigent pas trop d'efforts.

Au printemps de 1976, je me fais bêcher un beau grand jardin tout près de ma maison; il mesure vingt par quarante pieds. Après avoir mis les engrais nécessaires, je sème des rangs d'oignons, de carottes, betteraves, radis, laitue, piments, un beau carré de concombres et une douzaine de plants de tomates. Dès la fin de juin, mon jardin fait ma fierté. Au mois de juillet, c'est avec la permission du docteur Wurzel que je fais un voyage en Alberta et dans l'Arctique. À l'automne, je fais tuer les quatre taures qui me restent et dont Omer Villeneuve avait pris soin dans mon étable, avec son cheval de ma rue. Je divise la viande entre les membres de ma famille. L'hiver précédent. Elles avaient pacagé sur mon terrain au bout de ma rue. Je divise la viande entre les membres de ma famille.

Le cardiologue suit toujours mon état et me recommande de ne pas commettre d'imprudence. Au printemps de 1977, je sème mon grand jardin où j'avais eu tant d'agrément à récolter de beaux légumes. Mais, cette année, je ne ressens pas le

même enthousiasme; je sens souvent le besoin de me reposer. Lorsque je travaille sur mes fermes avec un homme: récolte des foins, réparation de clôtures ou autre ouvrage, je ne l'avoue pas mais cela me fatigue plus que normalement et je ralentis.

Construction d'un salon mortuaire à Plaisance

Certains citoyens de Plaisance me répètent souvent qu'ils aimeraient avoir un salon funéraire dans leur localité plutôt que d'être obligés d'aller à Thurso. Leurs demandes ont pour but leur confort et la prospérité que les visiteurs éventuels apporteraient aux différents commerces de Plaisance. Je finis par trouver le projet intéressant d'autant plus que je subis une concurrence dans mon propre territoire.

Au printemps de 1977, j'y entreprends la construction d'un salon mortuaire. J'achète un terrain tout près de l'église où il y a un parc de stationnement spacieux. Je fais faire un solage de huit pieds de hauteur pour recevoir la bâtisse préfabriquée que je commande. Dans le demi-sous-sol, j'ai voulu construire un logement confortable. Je choisis un ameublement et des accessoires mortuaires des plus modernes. Je compte que les citoyens de Plaisance auront un beau salon mortuaire à leur disposition dès la fin de l'été. Il ne reste que le terrassement à faire.

Au début de juillet, mon frère Georges vient de l'Alberta dans son avion privé et il veut se rendre à l'île Anticosti où il a pratiqué cinq ans comme médecin au début de sa carrière. Il est accompagné de ses deux enfants qui sont nés sur cette île, Marlene et Georges junior avec son épouse. Ma soeur Odette et son mari sont du voyage et, naturellement, Georges s'attend à ce que je les accompagne. Ce voyage me tente beaucoup mais je ne me sens pas l'énergie de l'entreprendre, même en aussi bonne compagnie. Le cardiologue ne me le conseille pas non plus. Mon frère est ennuyé mais il comprend la situation et me dit de bien suivre les recommandations du médecin et de le tenir au courant.

Comme chaque jour depuis le commencement des travaux à Plaisance, je suis sur le chantier du matin au soir. J'aide les ouvriers au besoin, en essayant de ne pas fournir d'efforts. Le trottoir étant fait, il s'agit de transporter la terre pour le nivelage du terrain. Je décide de conduire le camion, ce qui ne me semble pas forçant; un journalier charge la terre avec mon tracteur. Lorsque je dompe la terre, je dois me reprendre à plusieurs reprises pour reculer le camion car le terrain est mou.

Vers la fin de la journée, je me sens mal à l'aise mais nous avons fini le terrassement et je suis bien content. Je commence à balayer le trottoir sur lequel un peu de terre est tombée. Soudain, je me sens faible; instinctivement, je m'assois sur le bord du trottoir et dis à Roméo: «Finis donc de balayer, les jambes me manquent. J'aimerais que le terrain ait l'air propre car c'est demain dimanche et les gens assistant à la messe vont remarquer la nouvelle construction en passant.» Puis je vais m'asseoir dans le camion et demande à mon employé Roméo Legault de me reconduire chez moi.

Quelques jours plus tard, nous avons trois funérailles dans la même journée: à dix heures, à une heure et à trois heures. J'aime conduire moi-même les funérailles et je le fais pour toutes les trois sans aucune fatigue. Le lendemain matin, je conduis un autre cortège à Saint-André-Avellin. Comme d'habitude je marche en avant du corbillard, à partir du salon mortuaire jusqu'à l'église, environ un quart de mille. Au bout de quelques minutes de marche, je ressens une légère douleur thoracique et une faiblesse dans les jambes. Je réussis à conduire le cercueil du corbillard jusqu'à l'avant de l'église, non sans me sentir très mal. Après quoi je retourne lentement à la sortie de l'église pour aller m'asseoir dans mon automobile qui sert de landau à fleurs.

Mon gendre Michel s'aperçoit que je ne suis pas bien; il vient me trouver et dit qu'il va me ramener chez moi. Je refuse, lui faisant remarquer que l'air extérieur m'a fait du bien, que je vais me reposer pendant le service et que je n'ai pas à marcher pour aller au cimetière. Ma douleur se calme et je finis les funérailles sans inconvénient.

Hospitalisation sous observation

Rendu à la maison, je téléphone au docteur Wurzel et lui explique mon comportement depuis les derniers jours. Il me dit de me rendre immédiatement à son bureau et de ne pas conduire mon automobile. Moins d'une heure après, j'y suis arrivé. Après l'électrocardiogramme, il demande à mon gendre Michel, assis dans la salle d'attente, d'entrer dans son bureau où il déclare qu'il désire m'hospitaliser durant quelques jours.

Je suis un peu surpris mais, sachant que le docteur Wurzel a des raisons pour agir ainsi, j'accepte en lui disant que je vais aller chez moi chercher des pyjamas, pantoufles, un rasoir et autres effets, et que je reviendrai aussitôt. Le docteur répond qu'il veut que je sois hospitalisé immédiatement et qu'il communiquera avec l'hôpital du Sacré-Coeur de Hull afin

qu'un cardiologue me reçoive à mon arrivée. «Il est question de votre vie, affirme-t-il, vous pouvez mourir à n'importe quel instant; je ne vous envoie pas à l'hôpital par plaisir. Votre cas est sérieux.» Je lui déclare: «Je suis bien prêt à faire tout ce que vous voudrez, docteur, car je ne veux pas mourir.» Michel et moi partons aussitôt pour l'hôpital de Hull.

Aussitôt arrivé, une infirmière m'amène dans le bureau du cardiologue qui m'attend. Ma pression artérielle est vérifiée, on me fait passer un électrocardiogramme et on prend des échantillons de mon sang pour le laboratoire. Je dois passer quatre heures sur une civière dans le corridor de la salle d'urgence en attendant qu'un lit soit libre. J'observe le va-et-vient des cas d'urgence: des personnes ensanglantées dans des accidents, des victimes de crises cardiaques, des malades inconscients et bien d'autres cas. Je constate qu'il y en a de pire que moi.

On me transfère sur le même étage dans une salle de six lits séparés par des paravents; ce sont des cas qui attendent un lit pour être hospitalisés. J'y couche trois jours et ce n'est pas de tout repos: certains gémissent sans cesse, d'autres sont souffrants, il y a presque toujours un signal lumineux qui s'allume pour quelqu'un qui veut de l'aide.

Après, je suis transféré dans une chambre semi-privée à deux lits dont l'un est occupé par un monsieur d'un certain âge, plutôt solitaire et déprimé. J'essaie de l'encourager mais il semble indifférent. Une fois, je suis en train de lire *Le secret du bonheur, les quinze oraisons, paters et aves de sainte Brigitte de Suède* et je lui en offre une copie, expliquant que la lecture de cette belle prière chaque jour m'est d'un grand réconfort. Il accepte et je le vois le lire et s'y intéresser. Il montre le livret à sa femme et à sa fille; elles me demandent où elles pourraient s'en procurer. Ayant l'habitude d'en apporter une vingtaine avec moi afin d'en distribuer gratuitement à ceux qui s'intéressent, je suis content de leur en offrir chacune un.

Le docteur Wurzel vient tous les jours et me dit qu'il veut me garder à l'hôpital pour suivre de près l'effet des remèdes qu'il me prescrit. Apparemment, ma pression artérielle est très instable et c'est un point important à régler dans mon cas. Je mange bien, je ne me sens pas affaibli d'aucune façon, je ne suis pas souffrant à l'exception d'une légère douleur au thorax de temps en temps. Je peux sortir de ma chambre à ma guise, aller dans le solarium où je rencontre d'autres patients et peux regarder la télévision comme passe-temps. On me fait passer un électrocardiogramme quatre à cinq fois par semaine, la

nourriture est bonne, ma famille vient me visiter presque tous les jours. Bref, mon séjour à l'hôpital n'est pas désagréable.

Quelques jours plus tard, mon voisin obtient son congé. En attendant l'arrivée de sa fille et de sa femme, il arpente nerveusement le corridor, s'approche de moi de temps en temps et me dit: «Ça leur prend bien du temps à s'en venir.» Le soir même, pendant que je suis dans la salle de toilettes, j'entends quelqu'un entrer dans la chambre: deux infirmières accompagnent un homme qu'elles ont peine à retenir. Il grogne sans cesse, leur dit de le laisser tranquille, qu'il peut s'arranger tout seul, et ainsi de suite. Me sentant un peu désappointé par mon nouveau voisin de chambre, je me rassure en espérant qu'il est peut-être sous l'effet de certains médicaments. Quand je retourne à mon lit, la lueur de la lumière de chevet ne me permet pas de distinguer la figure de mon compagnon. Il a fini par se calmer et se mettre au lit. Nous sommes couchés tous les deux depuis un certain moment et pas un seul mot n'a été échangé entre nous. Soudain, j'entends une voix ferme qui me dit: «Savez-vous, mon ami, qu'on n'est pas de grands jaseurs.» À quoi je réponds: «Pour le moment, c'est vrai, mais ça peut changer.» Alors nous nous identifions. Il se nomme Rolland Grand'Maître, représentant des ventes pour la compagnie Union Electric. Il habite la ville de Gatineau avec sa femme et ses deux filles.

Je m'aperçois vite que c'est un homme d'affaires averti avec qui j'ai beaucoup d'affinités. Il a toujours été très actif et supporte mal la maladie. Lorsqu'il a été transféré dans cette chambre, il venait de passer plusieurs jours à l'unité des soins intensifs, d'où sa mauvaise humeur en se voyant alité de nouveau. C'est un homme intelligent et très plaisant. Nous avons toujours à discuter de sujets dans lesquels nous avons chacun beaucoup d'expérience et nous devenons bientôt de grands amis. Il apprécie beaucoup, de même que sa femme, le livret de prières à sainte Brigitte. Plusieurs infirmières en connaissent l'existence et me demandent où elles peuvent s'en procurer soit pour elles-mêmes, soit pour leur mère, un parent ou un ami. Je leur en fournis de ma provision personnelle. Je dois demander à ma femme de m'en emporter quelques-uns car il m'arrive aussi d'en donner à des patients qui en désirent. Aussitôt que mon ami Grand'Maître a la permission de se lever pour s'asseoir dans un fauteuil, il ne met pas de temps à venir avec moi dans les corridors, contrairement aux recommandations de son médecin. Nous passons de bons moments dans le solarium, à jaser, jouer aux cartes ou autre distraction. Le temps passe vite. Souvent une infirmière est

obligée de venir nous prévenir que le repas est servi: «Vite, les patients de la chambre joyeuse, dit-elle en souriant, c'est le temps de manger, votre repas va être refroidi.» Une fois, nous nous attardons avec un patient dans une petite salle d'attente à l'autre bout du passage, et le souper est complètement refroidi. L'infirmière nous dit, en faisant mine de nous gronder: «Vous n'êtes pas raisonnables; je ne peux pas vous laisser manger ce repas.» Elle enlève nos cabarets en nous prévenant qu'elle va les échanger. Mon compagnon déclare: «Ne pense pas, Whissell, qu'il n'y a pas encore du bon monde» puis, s'adressant à la jeune fille: «Si vous faites cela pour nous, vous ne le regretterez pas.»

Le lendemain matin, il téléphone à sa femme qui doit venir au cours de l'après-midi et lui demande d'apporter une grosse boîte de chocolats Laura Secord. «Monsieur Whissell et moi, lui dit-il, avons un cadeau à faire à une infirmière qui a été très bienveillante à notre égard. Nous désirons lui manifester un peu de reconnaissance.» À l'heure du souper, nous remettons notre cadeau à notre petite et jolie infirmière. Elle est surprise car elle n'avait pas pris au sérieux les propos de la veille. Nous avons la chance de l'avoir au service de notre unité pour le reste de notre hospitalisation.

Un soir, au bout d'une dizaine de jours, le docteur Wurzel me dit qu'il pense pouvoir me donner congé le lendemain matin. Je suis heureux d'apprendre cette nouvelle mais mon copain me dit, un peu triste: «Tu es chanceux de retourner dans ta famille; quant à moi, ce ne sera probablement pas avant quelques jours, peut-être une semaine. L'atmosphère ici ne sera plus la même sans ta présence.» Le lendemain vers neuf heures, mon médecin entre dans la chambre, tout souriant, et déclare: «C'est ce matin que vous sortez de l'hôpital.» Je l'informe que le matin même, vers sept heures et demie, j'ai ressenti une douleur aiguë et étrange dans l'estomac. Il répond: «C'est très important ce que vous me dites là; il ne faut pas l'ignorer.» Il demande immédiatement une chaise roulante afin que j'aie passer un électrocardiogramme. À la suite de quoi il décide de me garder sous observation encore quelques jours.

Retour à mon domicile

Le jour de mon départ, ce n'est pas sans amertume de part et d'autre que nous nous séparons, monsieur Grand'Maître et moi. Les dix jours d'hospitalisation que nous avons passés ensemble ne nous ont pas paru longs; une amitié profonde s'est

développée entre nous. Il me dit: «Aussitôt que je vais sortir d'ici, je vais passer mon temps à visiter mes amis car, d'après mes médecins, je ne pourrai plus travailler. J'irai te voir à Saint-André-Avellin pour une bonne jasette comme celles qui furent si agréables ici.»

Il vient en effet me visiter à deux reprises à la fin de l'été et au début de l'automne. Il s'informe toujours de mon état de santé comme s'il n'avait pas de troubles lui-même. Pourtant sa maladie est plus grave que la mienne. Il a fait un infarctus à l'âge de soixante-cinq ans et a beaucoup de difficultés à se rétablir. Son médecin le suit de très près. Il n'est pas question de chirurgie; son cas est très sérieux et il ne le sait que trop.

Projet d'un caveau dans le cimetière

Au début de l'automne de 1977, je prépare un plan et devis pour la construction d'un caveau, pour mon épouse et moi, dans mon lot du cimetière. Presque chaque jour je projette de commencer les travaux le lendemain mais, le lendemain, je n'éprouve ni le désir, ni l'énergie de les faire. Pourtant c'est un projet que j'ai bien à cœur, surtout vu l'état de ma santé. Je ne crains pas la mort mais j'ai encore soulevé du souvenir de l'exhumation de mes parents.

Chirurgie cardiaque

Je ressens toujours de temps en temps des douleurs thoraciques et je continue de consulter le docteur Wurzel. Nous sommes à la mi-décembre 1977. Lors d'une de mes visites, mon bon docteur me dit: «Monsieur Whissell, je ne vous ferai certainement pas plaisir mais, consciencieusement, je suis obligé de vous dire que moi, comme cardiologue, je ne peux plus rien faire pour vous.» Surpris, je réponds: «Qu'est-ce que je vais faire?» Il me déclare: «Il ne reste que la chirurgie cardiaque. Je ne suis pas sûr qu'un chirurgien en cardiologie accepte la responsabilité de vous opérer, à cause de votre âge, soixante-onze ans et sept mois. Vu votre bonne constitution exceptionnelle, le docteur Keon, un de mes amis, chirurgien en cardiologie, accepterait peut-être de vous voir en consultation. Si vous le désirez, je peux prendre un rendez-vous pour vous avec lui; il est chirurgien en chef du service de cardiologie de l'hôpital Civique d'Ottawa. Je lui enverrai votre dossier médical qu'il examinera avec soin, après quoi il aura une consultation avec cinq ou six chirurgiens en cardiologie qui étudieront votre cas autour d'une table ronde. S'ils sont tous

d'avis que votre constitution peut supporter l'intervention sans trop de risques, le docteur Keon acceptera de vous opérer. C'est un grand chirurgien très consciencieux. Si vous n'êtes pas opérable, il ne vous opérera pas. Il dit toujours qu'il ne veut pas de décès sur la table d'opération.» Je lui réponds: «Je constate que je n'ai pas le choix, j'irai consulter le docteur Keon s'il veut m'accorder un rendez-vous.»

Quelques jours plus tard, j'ai un rendez-vous au bureau du docteur Keon. Il me prescrit un cathétérisme du coeur qui est fait immédiatement et, sans doute pour me rassurer, il prend la peine de m'expliquer ce dont il s'agit. Cet examen qui dure environ une heure se fait sans anesthésie et est pratiquement sans douleur. «Dans la grosse artère de la cuisse, la fémorale, on va introduire un fil d'argent accompagné d'un fil électrique au bout duquel il y a une petite boule contenant une minuscule caméra qui va suivre l'artère jusqu'au coeur. Le courant électrique déclenche un flash pour permettre à la caméra de photographier l'état des artères environnant le coeur. La seule chose que vous allez ressentir c'est une légère chaleur dans l'abdomen lorsque la tige passera et une sensation brève de brûlure lorsque le courant électrique sera communiqué.»

Je passe l'examen en suivant les différentes étapes que le docteur m'avait expliquées et je retourne immédiatement chez moi. Les quelques jours qui s'écoulent avant que je ne reçoive un téléphone du bureau du docteur Keon me paraissent interminables. Les paroles du docteur Wurzel me reviennent sans cesse à la mémoire: «Sans opération, vous pouvez mourir à n'importe quel moment, probablement durant votre sommeil. Vous ne pouvez pas vivre longtemps sans être opéré.» Mon anxiété de savoir si je suis opérable ou pas est à son paroxysme. Je continue de réciter les oraisons de sainte Brigitte comme je le fais chaque jour depuis le 9 août 1975, mais avec encore plus d'ardeur, l'implorant de m'aider à faire face à l'état d'insécurité que je traverse dans le moment.

Le quatrième jour, vers une heure de l'après-midi, je reçois un appel interurbain d'Ottawa que ma femme me transmet immédiatement. J'ai le coeur serré en prenant le téléphone: c'est le moment décisif. La secrétaire du docteur Keon me demande si je peux me rendre au bureau le lendemain à une heure et trente car le docteur veut me voir. C'est plutôt vague mais je me sens réconforté. Je dis à ma femme: «Le docteur ne me ferait pas venir à son bureau pour me dire que je ne suis pas opérable; il aurait averti le docteur Wurzel et c'est lui qui m'aurait appris la mauvaise nouvelle.»

Le lendemain, je suis au rendez-vous une demi-heure à l'avance. Lorsque nous entrons dans son bureau à une heure et demie, le docteur Keon dit immédiatement qu'il a de bonnes nouvelles pour moi: «Vous êtes opérable et c'est moi qui vous opérerai. Allez voir ma secrétaire qui vous donnera la date de l'opération.» Celle-ci me dit que les deux prochaines dates libres sont le 28 décembre et le 20 janvier. Je consulte Yvon car je trouve que le 28 décembre, en pleine période des Fêtes, est bien mal placé, nous passerions tous un Noël et un jour de l'An dans l'anxiété. Je choisis donc le 20 janvier, étant des plus heureux d'être en état de subir l'opération avant qu'il ne soit trop tard.

Tous les membres de ma famille sont opposés à ce que je prenne les risques qu'ils trouvent à cette opération. Les uns me rappellent des cas semblables qui ont fini sur la table de la salle d'embaumement, d'autres disent que si je modère mon train de vie, mon cas ne s'aggravera pas. Mais moi j'ai confiance en l'opinion du docteur Wurzel, confirmée par les chirurgiens en cardiologie de la table ronde, et je veux être opéré. Je crains qu'un jour ne vienne où l'on m'apprendra que je ne suis plus opérable.

Pour la satisfaction de ma famille, je téléphone à mon frère Georges et le mets au courant de ma situation. Il me dit que l'opération est délicate, que la science a fait de grands progrès dans ce domaine mais qu'il y a encore certains risques. Je réponds que, d'après mes deux cardiologues, si je ne me fais pas opérer je n'ai que quelques mois à vivre. J'aime mieux prendre le risque, je me sens capable de passer au travers. Je ne ressens aucune crainte. Georges réplique: «C'est ta volonté, fais-toi opérer et tiens-moi au courant.»

Le surlendemain je reçois un téléphone du docteur Wurzel. Il n'est pas du tout satisfait de la date du 20 janvier que j'ai choisie. Il me rappelle combien il a insisté sur le fait que je peux mourir en tout temps, surtout pendant mon sommeil alors que le coeur et la circulation du sang fonctionnent au ralenti et que l'obstruction d'un vaisseau du coeur par un caillot, même petit, peut facilement arriver et causer la mort. «D'après votre cathétérisme, me dit-il, vous avez une artère obstruée à quatre-vingt-dix pour cent; il n'y a aucun risque à prendre avec cela. De plus, je ne suis pas d'accord que vous passiez la période des Fêtes chez vous. Vous pouvez veiller tard, faire des abus de boire ou de manger, subir des émotions de joie ou de tristesse. Enfin je serais bien content de vous voir passer cette période à l'hôpital.» Je lui explique que j'avais préféré cette date non pas dans le but d'éloigner celle de

l'opération, bien au contraire car j'ai hâte d'être opéré, mais je l'ai fait en pensant de moins attrister ma famille. Le docteur Wurzel me répond: «Je comprends tout cela, mais c'est votre vie qui est en danger. Je vais appeler le docteur Keon et tenter d'avancer la date de l'opération.» Une heure plus tard, le docteur Wurzel rappelle: il n'y a pas une seule date libre avant le 20 janvier mais il arrive que, pendant la période des Fêtes surtout il y a des annulations et, si cela se produit, j'aurai la priorité.

Au début de la semaine suivante, j'apprends une bonne nouvelle par téléphone. «Vous êtes chanceux, me dit le docteur Wurzel, il y a une annulation pour le 2 janvier à huit heures du matin. Je veux que vous entriez à l'hôpital le 25 décembre à une heure et trente de l'après-midi; j'ai fait votre admission. Je veux que vous passiez la période des Fêtes à l'hôpital. J'ai pris les arrangements nécessaires pour qu'on vous prépare à l'opération.» Je le remercie et l'assure que je serai à l'hôpital pour cette date.

Lorsque je récite mes prières à sainte Brigitte, je la remercie avec d'autant plus de ferveur que je dois l'implorer encore une fois pour moi-même car, au cours des prochaines semaines, mon destin va se jouer. Le 24 décembre j'assiste à la messe de minuit; après la communion, je m'entretiens intérieurement avec le Seigneur. Il me semble que ce n'est pas possible que la vie soit enlevée à un homme robuste et en santé comme moi, qui peut et veut encore accomplir tant de choses. Je me sens rasséréiné, confiant et rempli d'espérance. Mes enfants me reconduisent à l'hôpital Civique d'Ottawa et passent le reste du jour de Noël avec moi. Le soir, après avoir lu mes oraisons à sainte Brigitte, je promets à Dieu que, si je reviens à la santé, je continuerai à les réciter chaque jour et que je distribuerai gratuitement *Le secret du bonheur* chaque fois que j'en aurai l'occasion et ce, pour le reste de ma vie, tant que ma santé me le permettra.

Le lendemain, je sors de ma chambre afin d'explorer les environs: une quinzaine de chambres sur l'étage exclusivement occupées par des patients en cardiologie, le bureau des infirmières et la salle des utilités au centre, et un petit solarium à l'autre bout. Quelques patients sont au lit, d'autres assis dans leur fauteuil et me font un salut de la main quand je passe. J'en rencontre quelques-uns qui se promènent dans le corridor; ils passent une partie de leur convalescence après une opération en attendant leur congé. J'entre parfois dans une chambre où un homme alité me fait pitié et j'essaie souvent de l'encourager.

Les infirmières sont bienveillantes et font tout pour créer une atmosphère de détente. Ma tension artérielle est vérifiée trois ou quatre fois par jour, on me fait passer quelques électrocardiogrammes. Mes enfants et ma femme viennent tour à tour et j'apprécie beaucoup leurs visites. Le jour de l'An, ma femme, mes enfants et petits-enfants sont auprès de moi, ainsi que ma soeur Odette et son mari, mon frère Georges qui va au domicile du docteur Wurzel avec qui il discute longuement de mon cas. Il revient confiant et rassure ma famille. J'apprécie beaucoup ce geste.

Tôt le matin du 2 janvier, un infirmier vient me faire la toilette préopératoire: rasage complet de la cage thoracique et de l'intérieur des cuisses; il me fait mettre une jaquette d'hôpital et de grands bas de coton qui recouvrent toute la jambe. À sept heures et demie, deux infirmières et un infirmier entrent dans ma chambre avec une civière. «C'est aujourd'hui le grand jour», me dit l'une d'elles. Je réponds que ça fait une semaine que j'attends, un peu inquiet, cet événement car je craignais après chaque électrocardiogramme qu'on ne m'apprenne que l'opération doive être retardée. Une des infirmières me dit qu'elle va me donner une injection afin de m'aider à me détendre. Je refuse, affirmant que je suis si heureux d'être opéré que je n'ai pas besoin d'un calmant; je veux être conscient jusqu'au moment de l'anesthésie. «C'est bien, dit-elle, un calmant vous ferait du bien mais c'est votre affaire.» Et elle inscrit une note à mon dossier.

Rendu à la salle d'opération, je suis transféré sur une table éclairée par de puissants projecteurs. Cinq personnes sont affairées à divers endroits: trois hommes et deux femmes, tous habillés de costumes verts, portent des casques recouvrant leur chevelure, des masques sur le nez et la bouche ne laissant à découvert que leurs yeux. J'entends le bruit d'instruments et je vois une infirmière qui déplace une petite table roulante. L'un des médecins m'installe un soluté dans une veine du bras droit et va s'asseoir à la tête de la table; une infirmière semble vérifier le soluté. Je m'attends à une piqûre pour m'anesthésier mais je tombe inconscient soudainement.

Le lendemain après-midi, j'ai connaissance de la présence de mes deux petits-fils, Jean Simard et Ernie Shields, à une dizaine de pieds dans l'ouverture du grand rideau blanc qui entoure mon lit. En entendant la voix de l'un d'eux qui me dit: «Bonjour, grand-père, ça va bien, tu es opéré», je tourne la tête dans leur direction et, les reconnaissant, je leur dis: «Non, mes enfants, c'est demain que je dois l'être.» Je suis lucide mais j'ai perdu la notion du temps et des événements. Je passe

trois jours à l'unité des soins intensifs où aucune visite n'est permise. Lorsque j'en pars, je ne suis pas souffrant, je mange raisonnablement et tout va normalement. Mes enfants viennent me visiter et sont des plus heureux de rapporter de bonnes nouvelles à mon épouse qui attend, pour venir me voir, que les routes s'améliorent car les chemins sont glacés et pratiquement impassables à cause des poudreries. Alors je téléphone à ma femme et nous sommes bien heureux tous les deux.

Plus tard, dans ma chambre, Jean et Ernie me racontent leur visite à l'unité des soins intensifs. Ils sont venus à Ottawa par rapport aux frais funéraires et ont décidé de se rendre à l'hôpital Civique prendre de mes nouvelles. L'infirmière leur a répondu que tout allait bien et a ajouté: «Aimeriez-vous le voir, votre grand-père?» La réponse ne s'est pas fait attendre: «Nous aimerions bien cela si c'est possible.» Elle les amena dans une salle, leur fit enlever leurs chaussures et mettre une combinaison avec un capuchon, ne leur laissant que les yeux découverts au-dessus d'un masque. Elle les conduisit à l'unité des soins intensifs, entrouvrit le rideau par où ils pouvaient me voir et leur dit de ne rester que quelques instants. C'est alors que je les avais reconnus.

Je m'informe de mon frère Georges. On m'apprend qu'il a vu le docteur Keon lorsque celui-ci est sorti de la salle d'opération. Il a téléphoné à ma femme pour lui dire qu'il était très satisfait des renseignements que le chirurgien lui avait donnés sur mon cas. Ce qui lui a plu surtout, c'est que le docteur Keon avait fait le nécessaire, en même temps, pour que je sois prêt à recevoir un *pacemaker* en cas de besoin. Georges est ensuite parti pour Montréal avec ma soeur Odette et son mari afin de prendre l'avion et aller retrouver sa famille qui était en vacances à Hawaii.

Au cours d'une visite, vers le troisième jour, Monique et son mari s'aperçoivent que je divague: je leur dis que je ne comprends pas pourquoi je suis rendu dans un hôpital de Trois-Rivières, et d'autres propos incohérents suivent. Ils sont alarmés et vont s'informer à mon infirmière. Elle leur dit: «Depuis ce matin, il est confus. Il croit mordicus que nous avons toutes été déménagées à Trois-Rivières avec sa chambre qu'il reconnaît être la sienne. Il nous reconnaît aussi mais insiste pour dire que nous sommes toutes à Trois-Rivières, malgré nos affirmations du contraire. Ne vous en faites pas, des cas semblables se produisent assez souvent cinq à six jours après une anesthésie de longue durée, surtout chez une personne d'un certain âge. Il a été anesthésié durant quatre

heures dans la salle d'opération. Cet état peut se prolonger quelques jours.

Dès que je suis rendu dans ma chambre, le docteur me permet de me lever pour aller à la salle de toilettes avec un infirmier, et de m'asseoir quelque temps dans mon fauteuil. Le sixième jour, deux infirmières viennent me chercher pour faire une marche de quelques minutes dans le passage; elles me soutiennent par un bras de chaque côté. Je leur dis que je pense pouvoir marcher sans aide et elles répondent: «C'est plus prudent ainsi et nous avons des responsabilités.» Le lendemain je sors de ma chambre, sans escorte, et constate que j'ai la force de le faire. Je continue mes marches fréquentes dans le corridor en augmentant la durée chaque jour.

Je vais visiter des gens qui ont aussi été opérés; cela les encourage de me voir. À d'autres qui attendent de l'être, je procure beaucoup d'encouragement en me donnant comme exemple; je leur dis que j'ai été opéré pour quatre pontages il y a quelques jours seulement et que je me sens très bien. Je n'ai jamais souffert après l'opération non plus. Chaque fois, ils reprennent confiance et sont moins craintifs.

Convalescence

Je quitte l'hôpital treize jours après l'opération et je suis remis sous la surveillance du docteur Wurzel, au bureau de qui je me fais conduire toutes les deux semaines. Il me défend de conduire mon automobile. Une infirmière me remet un livret d'instructions sur les exercices de physiothérapie que je dois faire à mon lever pendant trente minutes. Chaque jour, je dois marcher lentement une dizaine de minutes, augmenter graduellement la durée des marches suivant mon rythme. Je prends assez tôt l'habitude d'aller marcher dans les pistes de motoneige ou de ski de fond dans les bois environnants. Je n'ai pas à suivre un régime alimentaire. Aucun travail ne m'est permis et c'est un sacrifice pour moi de m'astreindre à m'asseoir et me reposer.

Au mois de mai, le docteur Wurzel me permet de faire de légers travaux et dit: «Je vous fais confiance, j'ai bien dit de légers travaux; méfiez-vous car vous êtes robuste et ambitieux. Je vous défends de toucher à une pelle, une hache ou un autre outil qui demande le moindre effort et je vous défends aussi de pousser ou de lever des objets le moins lourdement.»

Légers travaux

Durant mes longues marches, au printemps, je me dirige souvent vers mes terres. Je constate que plusieurs petites réparations devraient être faites. Au début de l'été, j'engage Omer Tessier pour réparer les clôtures et je participe aux travaux. Je m'aperçois bientôt que je peux travailler sans me fatiguer, beaucoup plus fort que je ne le croyais. J'engage un autre homme, Omer Laporte, et pendant l'été nous réparons toutes les clôtures de ma ferme du rang Saint-Louis. Ces deux hommes, de mon âge environ, sont en excellente forme et donnent un bon rendement grâce à leur expérience et à leur ténacité. Je suis content de pouvoir les suivre bien que je ne fasse pas le gros des travaux.

Caveau au cimetière

À la fin de l'été, je vais voir le curé Sabourin pour l'informer de mon intention de bâtir un caveau pour moi et mon épouse, dans mon lot au cimetière. Il me dit de faire des arrangements avec le bedeau Gérald Dumouchel. Celui-ci se charge avec son beau-frère, moyennant une rémunération, de s'occuper des travaux: excavation, installation de mes formes, surveillance du coulage du ciment et polissage. Une fois le ciment séché, les deux hommes enlèvent les formes et les remontent. Le curé vient voir les travaux et dit qu'il y a beaucoup de ces constructions de caveaux dans les cimetières aux États-Unis. Après avoir remis le couvercle en place, les deux ouvriers recouvrent le tout d'une quinzaine de pouces de terre et font le terrassement. Il est entendu que je m'occupe de débarrasser le surplus de terre de l'excavation. Les hommes le chargent dans mon camion et je vais le *domper* dans le marécage sur ma *Petite terre*.

Passe-temps d'hiver

Chaque jour, je prends des marches de deux à trois milles; je les avais délaissées à l'été pendant mes travaux. Toutefois ne j'ose pas, comme il y a deux ans, aller patiner une couple de fois par semaine à l'aréna et même jouer au hockey avec le club des Old Timers. Le docteur Wurzel ne me le défend pas mais il juge que l'atmosphère humide d'une patinoire intérieure est à déconseiller. Je recommence à jouer aux cartes avec mes amis, mais pas pendant de longues heures. Le matin, je me réveille toujours à bonne heure et commence à griffonner

toutes sortes de souvenirs qui me viennent à l'idée. Je trouve cela très amusant et je le fais presque chaque matin.

Élevage de bouvillons

Je pense que je peux m'offrir l'agrément d'avoir des animaux si je ne les hiverne pas. Les clôtures sont en bon état et il sera facile de les pacager. J'achète donc, à l'encan, douze beaux bouvillons que je vendrai pour la viande à l'automne. Je vais voir mon troupeau deux à trois fois par semaine et emporte de la moulée que je dépose dans des mangeoires près de la barrière, en appelant les animaux. Ce n'est pas long qu'ils reconnaissent ma voix et accourent, même s'ils sont éloignés. S'ils peuvent voir mon automobile, ils la reconnaissent et viennent également. Sous prétexte de marcher, j'entre parfois dans le pacage et inspecte les clôtures. Si les bouvillons me voient, ils viennent me trouver et me suivent sur les talons. À l'automne, je suis presque peiné de les faire conduire à l'abattoir mais je me suis amusé et, en plus, j'ai réalisé un assez bon profit.

Plantation de pins

Au printemps de 1979, le ministère des Terres et Forêts m'informe que ma demande de l'année précédente est acceptée et que j'ai droit à douze mille plants de pin gratuits. Au mois de mai, la machine spéciale pour la transplantation des plants, fournie par le gouvernement, est rendue sur mon terrain du Petit lac Simon à la côte Saint-Pierre. Je l'attache à mon tracteur et Rénauld Sabourin, assis entre les deux coffres d'eau qui contiennent les plants, distribue ceux-ci un à la fois, à la distance désirée dans le sillon que la machine creuse à ses pieds, puis il referme aussitôt le plant déposé. Un autre homme, Omer Laporte, suit le sillon et foule les plants qui ne sont pas plantés droits.

Je transporte la machine sur un de mes terrains au village, j'y fais transplanter environ cinq cents plants et retourne la machine sur mon terrain de la côte Saint-Pierre où un employé du ministère vient en prendre possession. Cette machine perfectionnée me laisse songeur en pensant à la semence des patates sur la terre de mon père.

Caveau pour mon fils

Dans le cours de l'été, je m'occupe de construire un caveau pour mon fils Yvon et son épouse, dans son lot au cimetière qui fait partie du lot familial. Je suis à peu près les mêmes procédés que l'année précédente.

Mode de vie normale modérée

Les enfants de Georges allant tous passer les vacances des Fêtes à Hawaii, ils célèbrent leur Noël à la mi-décembre à l'occasion de la visite de ma soeur et de mon beau-frère qui arrivent du même endroit. À l'insu de Georges, Odette me téléphone et suggère de me joindre à eux pour lui faire une surprise. Je m'y rends avec ma fille Monique et nous passons une semaine des plus agréables. Tous ne cessent de me faire des félicitations sur mon état physique, ce qui me réjouit. Georges est bien content.

Au cours de l'hiver de 1980, je fais avec Roméo Legault une vingtaine de cordes de bois de foyer pour mon usage. Lorsque les bûches ne sont pas trop pesantes, je les charge dans mon camion et nous les transportons sur un de mes terrains où je les corde. Ce travail que je fais comme passe-temps ne me fatigue pas, ce qui me satisfait grandement. Comme au printemps passé, j'achète quatorze beaux bouvillons qui me procurent le même agrément. Je construis un autre caveau pour mes beaux-parents, dans leur lot qui fait partie du lot familial. Pour ce faire, je dois exhumer leurs corps qui sont chacun dans une tombe métallique scellée que je dépose sur mon lot et recouvre d'une toile pendant environ trois jours, en attendant que le caveau creusé à la place des tombes soit prêt à les recevoir. Gérald Dumouchel et François Charron font les travaux comme pour le précédent. Je construis ensuite un caveau sur mon terrain pour ma soeur Odette et son mari.

Au début de mars 1981, je vais rejoindre Odette et Marcel au chalet de Georges à Westlock; ces visites sont toujours pour moi un grand plaisir. Cette fois-ci, Georges organise un voyage à Las Vegas à bord de son avion privé. Lorsque nous traversons les montagnes du nord des États-Unis, cela me rappelle mon voyage dans l'Arctique. Salt Lake City dans le Utah est bien impressionnant du haut des airs. Georges me dit que je peux emmener mon petit-fils Georges-Ernest qui étudie l'anglais à Edmonton: inutile de décrire sa joie. Nous logeons au Caesar's Palace, l'un des meilleurs hôtels. L'engouement pour les *slot machines* envahit ma soeur et ma nièce qui s'en

donnent à coeur joie. Georges-Ernest est émerveillé et joue en autant qu'il ne perd pas trop; j'admire sa sagesse. Je vais visiter, en auto avec Marcel et Georges-Ernest, le barrage Boulder Dam situé à quelque vingt-cinq milles dans le désert. Revenus à Las Vegas, nous allons voir de beaux spectacles. Cette ville aux lumières scintillantes et aux jeux de lumières mobiles presque à l'infini est inoubliable.

Cette année, j'achète dix-neuf bouvillons et, à l'automne, je donne un boeuf tué à chacun de mes enfants, comme les deux années précédentes. J'en donne aussi un beau quartier à ma soeur et un autre à ma petite-fille Carole qui s'est mariée récemment. Durant l'été, je refais avec Roméo les approches des tuyaux en béton armé de mes ponceaux, que la crue des eaux a complètement lavées et dont elle a rendu les abords inaccessibles. Cette fois-ci, je remplace le gravier par des pierres allant de dix à deux cents livres et plus, puis je nivèle le dessus avec du gros gravier.

Sur ma ferme à l'extrémité nord du village, j'abats, avec l'aide de Roméo Legault et Omer Laporte, de très beaux pins qui me procurent une dizaine de mille pieds de madriers de deux pouces par six, huit, dix, douze et quatorze pouces de largeur et dix et douze pieds de longueur. Ces arbres n'ont probablement pas été abattus auparavant car ils ont poussé dans une pente de montagne très accidentée. Pour certains, nous devons utiliser des poulies afin de les sortir. Monsieur Legault les abat et les ébranche avec monsieur Laporte; je les tire avec mon tracteur muni d'un câble d'acier de cent vingt-cinq pieds de longueur. Je remplace ensuite le câble par une chaîne à piler et vais les mettre en piles. Après l'avoir fait scier au moulin à scie de Maurice Saint-Pierre, qui s'occupe du transport, je les fais empiler sur mon terrain.

Grotte à sainte Brigitte de Suède

J'ai un projet à coeur depuis ma convalescence. J'avais promis, avant mon opération le 2 janvier 1978, de construire une grotte et d'y installer la statue de sainte Brigitte de Suède. Il me reste une pointe d'environ un demi-acre de terrain juste à l'entrée de la *dam* de mon lac. Le voisin, Ernest Bricault, savait que je ne voulais pas vendre ce terrain et m'avait dit qu'il aimerait avoir la priorité d'achat si je décidais un jour ou l'autre de m'en départir. M'ayant demandé si j'avais objection, il avait planté des arbustes d'ornement et entretenu le gazon. C'était un agrément pour lui car il aimait ce genre de travaux;

de plus, l'abond de sa maison en était enjolivé. Je lui avais dit: «Faites comme si c'était chez vous et tout sera bien.»

C'est donc cette pointe de terre, qui est devenue de toute beauté, que je choisis pour ériger ma grotte. J'engage Roméo Legault et Rénald Sabourin; en une dizaine de jours, une belle petite grotte de neuf pieds et demi de hauteur par huit pieds de profondeur et sept de largeur est érigée. Les fondations en béton armé sont sur terre; la grotte, construite de deux rangs de pierres naturelles des champs que je choisis moi-même avec soin. Je fournis les pierres, une à la fois, suivant la grosseur requise. À l'intérieur, nous fixons au fond sur toute la largeur une tablette en béton armé pour recevoir la statue. Un trottoir de trente pouces de largeur et quarante-trois pieds de longueur conduit de la rue à l'entrée de la grotte illuminée à l'intérieur par un réflecteur. À la rue, un lampadaire éclaire l'entrée, le tout fonctionne par un oeil magique.

Depuis un an, je suis en pourparlers avec divers fournisseurs d'objets religieux afin d'acheter une statue de sainte Brigitte de Suède. Mon fournisseur de livrets du *Secret du bonheur*, à qui je me suis adressé, m'informe que, dans une paroisse du comté de Nicolet, il y a une statue comme celle que je veux et m'en apporte une très bonne photographie. Selon les sculpteurs de Montréal, la seule façon d'en faire une copie est de faire une matrice pour modeler une autre statue, après quoi il faudra remettre la peinture de la statue en bon état. C'est un ouvrage long et extrêmement dispendieux. Je continue mes démarches pour le moment.

Pourparlers pour la construction de mes caveaux au cimetière

À l'automne de 1981, monsieur Dumouchel est supposé venir travailler dans mon lot au cimetière, à l'exhumation de deux tombes métalliques scellées, l'une contenant les restes de mon père, de ma mère et de mon frère Frank, et l'autre les restes de la soeur de mon père, Éva Whissell, afin de les inhumer dans un caveau qu'il doit construire au même endroit. Voyant mon projet s'éterniser car monsieur Dumouchel est toujours occupé, et constatant ses hésitations, je m'organise pour assister à la prochaine assemblée du comité du cimetière. J'y demande à quelle date je pourrai avoir les services de monsieur Dumouchel et de son aide pour mes travaux. Après une explication, le curé Sabourin me dit: «Tu peux commencer demain matin si tu veux.» Je le remercie, ainsi que les membres

du comité et les informe que je verrai monsieur Dumouchel dès le lendemain matin.

Le lendemain, la température est refroidie, il vente et le temps s'annonce à la neige. Je suis d'accord avec monsieur Dumouchel qu'il y a beaucoup de risques à commencer les travaux, et nous les remettons au printemps.

Ma cousine, Marguerite Whissell Tregonning de Sudbury, me rend visite et je la mets au courant de mon projet pour le cimetière. Après réflexion et hésitation, elle me dit: «Que j'aimerais donc que mon père puisse être exhumé de la fosse du cimetière en arrière de l'église et soit inhumé dans le caveau que tu vas construire. Penses-tu que ce serait possible? Que j'éprouverais donc du contentement de savoir que ses restes sont avec ceux de sa famille.» Je réponds qu'elle doit demander un permis à cette fin.

Une dizaine de jours plus tard, elle téléphone de Sudbury, déclare qu'elle a appelé au presbytère de Saint-André-Avellin, que le curé Sabourin lui a dit qu'elle doit s'adresser à un homme de loi et lui a recommandé l'avocat Desmarais de Montebello. Elle ajoute qu'elle est surprise d'avoir à s'adresser à Montebello car elle croyait que, parmi les résidents de Saint-André-Avellin, il y a avait des professionnels ayant la compétence pour obtenir un tel permis. Je lui dis: «Je ne sais pas pour quelle raison le curé t'a recommandé d'aller chez un avocat à Montebello car un notaire peut faire les mêmes démarches. Je suis justement en pourparlers avec le notaire Jacques Méthot.» J'offre à ma cousine de lui demander de faire les démarches pour elle. Bien contente, elle dit qu'elle me paiera les dépenses encourues.

Mes occupations se poursuivent

Comme l'automne dernier, je fais tuer mes bouvillons et je prépare quelques cordes de bois de foyer. En mars 1982, je vais passer une dizaine de jours chez mon frère en Alberta; ma soeur et mon beau-frère y sont rendus. Le climat est froid mais sec et nous avons du soleil tous les jours. Mes nièces organisent un pique-nique dans les bois environnants; mon frère me prête un costume de ski de fond et nous partons à l'aventure sur le ranch. Les motoneiges transportent les victuailles: hot dogs, pains, guimauve, breuvages, etc. Avec des skis de fond, nous nous rendons à la Grosse Île à un bon deux milles du chalet. Il est facile de faire un beau feu de branches sèches; toute la famille est présente. Georges a dix-sept petits-enfants, de trois à vingt-sept et quelques

années. L'une des motoneiges a traîné une chambre à air de pneu de tracteur de cinq à six diamètres pour s'asseoir. Sur ce siège de fortune, Georges et moi observons l'animation tout autour du feu et aux alentours. Nous nous amusons à faire des comparaisons entre les divertissements d'aujourd'hui et ceux de notre temps. Au moment d'éteindre le feu, les balles de neige commencent à jaillir de toutes parts, les tout petits se cachent derrière les grands, les plus vieux derrière les arbres, les grands-pères ne sont pas épargnés et ripostent avec autant d'adresse et d'enthousiasme.

À notre retour, le souper copieux et délicieux est le bienvenu. La veillée se passe agréablement à jouer aux cartes, et le sommeil ne se fait pas attendre dès que nous sommes au lit. Avant de partir nous inscrivons, dans le carnet des visiteurs du chalet, une entente entre Odette, Georges et moi comme quoi nous nous engageons à nous visiter au moins une fois par année.

Au printemps, je loue en pacage une bonne partie de ma terre du rang Saint-Louis et je n'achète que neuf bouvillons.

J'avais souhaité mettre la statue de sainte Brigitte de Suède en premier lieu dans ma grotte. Mais, voyant les délais si prolongés pour l'obtenir, je commande à Montréal, au début du printemps de 1982, une statue de saint Joseph — pour qui j'ai beaucoup de ferveur et de reconnaissance depuis ma jeunesse — et une statue de la Vierge Marie que j'ai souvent implorée lorsque j'étais incertain dans le choix de ma vocation. En attendant, je mets des engrais sur le gazon et découpe une bordure de chaque côté du trottoir et autour de la grotte afin d'y semer des fleurs.

Dès que les statues sont installées, je vais réciter à la grotte mon chapelet et mes oraisons chaque soir. Bientôt plusieurs femmes du voisinage se joignent à moi pour réciter le chapelet. Cette pointe de terrain est devenue un site d'une réelle beauté: les fleurs sont dans toute leur splendeur, les pins et épinettes sont bien taillés et la grotte, se détachant sur un fond de cèdres et une belle grosse épinette rouge qui longent le lac, prend sa pleine valeur. Je demande au curé s'il veut venir bénir ma grotte et mes deux statues. Il me dit: «Si tu n'es pas trop pressé, je vais arrêter dimanche en allant dire la messe au lac Hotte.» Quand il arrive, quelques femmes et moi l'attendons et nous assistons à la bénédiction.

Gustave Lousseize, au courant de mes difficultés à me procurer ma statue, me dit au début de juin qu'il va s'informer auprès du fournisseur de monuments qu'il représente s'il ne

connaîtrait pas un endroit où je peux l'obtenir. Quelques jours plus tard, il m'apprend que monsieur Martel croit qu'un sculpteur d'Italie pourrait, avec la photo, sculpter une statue identique en marbre de Carrare. Le prix me convient et j'en commande une qui me sera livrée dans six mois.

50e anniversaire de thanatologie

Le 13 août 1982, mon frère Georges, de connivence avec Monique, arrive en compagnie de sa fille Élane pour participer à une surprise que mes enfants ont organisée en l'honneur de mon cinquantième anniversaire comme thanatologue. À mon insu, mon gendre est allé le chercher à l'aéroport. Georges s'arrange pour venir au-devant de mon auto en marchant seul sur le trottoir. Plus je m'approche de lui, plus je trouve que la ressemblance devient réalité. J'arrête et lui demande: «Qu'est-ce que tu fais ici?» Il répond qu'il s'en va à un congrès de médecins à Montréal et qu'il est parti deux jours plus tôt afin de venir me voir en passant. Je suis bien content. La fête a lieu chez Monique qui habite la maison voisine. Pour éviter que je ne sois témoin de l'arrivée des nombreux invités, mon frère propose que nous allions tous deux faire un tour dans le rang Sainte-Geneviève où il n'est pas passé depuis sa jeunesse. Je trouve sa demande tout à fait normale car, lorsqu'il vient, il aime toujours aller visiter les recoins de la paroisse qu'il a connus autrefois.

De retour à la maison, je suis un peu étonné de ne pas voir ma femme mais nous continuons à jaser. À un certain moment, Georges ayant reçu le signal convenu avec Monique que tout est prêt, me propose de traverser retrouver les autres. Je passe dans la rue et ne remarque même pas toutes les voitures stationnées aux alentours. Nous entrons par la porte avant et je fais face à tous les membres de ma famille réunis dans le salon; ils applaudissent et chantent. Je les regarde tous sans dire un mot: tous mes enfants et petits-enfants à l'exception d'Hélène qui est en Alberta, ma belle-soeur de Lachute avec tous ses enfants, ma soeur et son mari accompagnés de leurs enfants. Je commence à comprendre la présence de Georges et à douter de son congrès. Monsieur et Madame Gustave Lousseize, les seuls étrangers à la famille, ont été invités en souvenir des vingt-cinq années de service de Gustave à la maison Whissell et Gourd.

Mon gendre Michel, à titre de vice-président de la compagnie Whissell et Shields, fait une petite allocution sur ma carrière et m'invite à prendre la parole. J'improvise un court discours

manifestant ma reconnaissance à mon épouse pour son appui pendant toutes ces années, à mon fils Yvon pour l'aide précieuse qu'il m'a accordée dès sa prime jeunesse, et à mon ami Gustave et sa femme qui ont toujours pris mes intérêts comme les leurs. Michel me fait signe que je buffet chaud arrive. Je me hâte de terminer en remerciant tous ceux qui se sont déplacés pour se joindre à moi en cette occasion qui me touche profondément.

La température est superbe et les conversations joyeuses. Quelques-uns ne se sont pas vus depuis quelques années. L'animation règne partout. Des réunions de famille de ce genre devraient avoir lieu plus souvent.

Améliorations sur ma ferme du rang Saint-Louis

Pendant l'été, je répare les murs de ma grange; de cinq à six cents pieds de planche sont nécessaires. Le toit est en assez mauvais état, je dois remplacer quelques feuilles de tôle et reclouer le reste sur toute la grandeur. Pour compléter, je renforcis les murs de l'écurie en plantant des tuyaux de fer à l'extérieur vis-à-vis les poteaux de l'intérieur que je relie avec des fils de fer. Roméo Legault m'aide à faire ces travaux.

Il reste l'ancien chemin à peine passable qui conduit à la montagne; il mesure environ vingt arpents à partir du chemin public jusqu'au haut de la montagne. Je loue la niveleuse de la municipalité pour faire la forme du chemin. Avec mon camion, je charroie cent quarante-deux voyages de gravier d'environ quatre verges par chargement, que Roméo étend à mesure sur le chemin. Dorénavant, je pourrai monter sur la montagne dans mon automobile, beau temps, mauvais temps.

Tout au cours de l'été, je fais du bois de foyer ici et là sur mes terres, avec des arbres que je suis obligé d'enlever. Je le corde sur mon terrain, près de ma maison. Deux de mes bouvillons sont malades et, malgré les traitements du vétérinaire et mes soins constants: température, médicaments, etc., meurent l'un et l'autre: une perte de mille dollars. À l'automne, il ne m'en reste que sept à faire abattre.

Quatre caveaux au cimetière

Il est regrettable que je n'aie pas pu construire mes quatre derniers caveaux au cimetière l'automne dernier, étant donné la température d'hiver qui s'annonçait, car le comité du cimetière et le curé ont révisé leurs positions. Sous prétexte

de se confirmer strictement à la LOI, ils m'ont obligé à recommencer toutes mes procédures malgré que j'avais obtenu un permis du ministère de la Santé et un permis de l'évêché par l'entremise du notaire Jacques Méthot. Et pour ce faire, on a fourni à l'évêché des explications faussement interprétées, en plus d'attirer son attention sur la fausseté de mon allusion: «Que je pourrais me servir du charnier pour entreposer les tombes métalliques exhumées en attendant de les réinhumer». On n'a pas laissé de doute sur mon ignorance de ce fait, et informé l'évêché que l'ancien charnier de la fabrique n'existe plus tel quel depuis plusieurs années car il a été converti en un entrepôt à divers usages. Ces remarques incitent l'évêché à me retirer mon permis.

Je dois subir l'attente des vacances et finalement, après des corrections de ma part à l'évêché, par l'intermédiaire du notaire Méthot, la réalité et la justice se rétablissent. Le 11 mai 1982, je comparais devant le notaire Louis-Philippe Robert pour signer une convention, au sujet de la construction des caveaux dans mon lot du cimetière, avec le comité du cimetière représenté par Edgar Durocher et Ubald Langlois, et avec la fabrique de la paroisse de Saint-André-Avellin agissant et étant représentée par Emmanuel Charron et le curé Lucien Sabourin.

Je satisfais à toutes les clauses incluses dans la convention, entre autres celle d'avoir à engager un contracteur général ayant une carte de compétence. Je propose Réjean Blais qui a toutes les qualifications voulues mais, sous prétexte qu'il est membre du comité du cimetière, il est refusé. Monsieur Blais donne alors sa démission comme membre dudit comité et accepte mon offre de l'engager. Gérald Dumouchel et François Charron, qui avaient très bien construit mes quatre autres caveaux précédents, sont de nouveau engagés. Jean-Paul Cayer a la charge de l'excavation avec sa *pépine* pour les quatre caveaux. Jacques Saint-Jacques de Pointe-au-Chêne, de qui j'ai acheté les caveaux pesant chacun quatre tonnes, vient les mettre en place avec son camion muni du mécanisme nécessaire.

Messieurs Dumouchel et Charron ont fait l'exhumation de mon oncle Adorice Whissell, la veille, dans le cimetière de l'église. J'ai recueilli pieusement le crâne qui porte ses dents et les ossements du bassin, des cuisses, des jambes et des bras qui ont commencé à s'effriter. Le tout est déposé dans un sac spécial pour contenir un corps en décomposition. Ce sac est à l'épreuve de l'air et de l'eau et fait d'un matériel inaltérable. Monsieur Dumouchel le dépose dans le caveau où reposent

mon père, ma mère, mon frère et tante Éva Whissell. Le 4 octobre 1982, tous les travaux: excavation, exhumation, reinhumation sont complétés dans deux jours, terrassement compris. Malgré toutes les tracasseries que j'ai dû subir, je suis très heureux d'avoir atteint mon but.

Travaux à mon lac artificiel

Les trois lots que j'ai en bordure du lac du côté sud sont inaccessibles, n'ayant aucune entrée. Le lac est marécageux sur ses bords à environ vingt-cinq pieds de la rive à partir de la rue, près du ruisseau jusque vis-à-vis mes lots. Afin de faire une route qui se rende à ces lots, je charroie une cinquantaine de voyages de gravier, du *pit* de Jules Lacoste du rang Saint-Louis, pour rehausser les abords marécageux près de la rue. Je vais enlever le plancher de ciment de mon écurie, que j'ai vendue pour le bois, et la *pépine* dépose dans mon camion les morceaux de ciment que je vais *domper* au fond du marécage avant de mettre le gravier. Je continue ainsi jusqu'à mes lots, déversant de trois à quatre pieds d'épaisseur de gravier sur environ vingt pieds de largeur. Au besoin, je loue la niveleuse de la municipalité afin d'aplanir et de donner la gravité nécessaire à l'égouttement. Je vide le lac en enlevant les portes de la *dam* et nous commençons le dragage à la tête du lac pour déposer la terre sur le rivage marécageux afin de le surélever et lui permettre de s'assécher. Cela détruira les herbes aquatiques qui y poussent, sèchent et meurent, nuisant ainsi à la salubrité de l'eau.

Nous continuons ainsi sur toute la rive sud du lac: nous avons déplacé environ cinq mille verges de terre. Je ferme les portes de la *dam* afin de faire monter l'eau à la hauteur que je désire, environ huit pieds, ce qui me permet de voir les endroits où la terre devrait être plus élevée. Je me propose de faire le nécessaire dès le printemps prochain, pour corriger cette situation et continuer à embellir mon lac.

Promesse accomplie

Le 7 novembre 1982 est un jour de grande joie pour moi. Monsieur Martel de Vankleek Hill me téléphone et m'annonce que ma statue de sainte Brigitte de Suède est arrivée.

Depuis le 11 août 1975, lorsque mon oncle Omer Nault de Sudbury m'a remis un livret: *Les quinze oraisons, pater et ave*, je n'ai jamais passé une journée sans réciter ces oraisons, et même plus d'une fois par jour. Trouvant cette dévotion si belle

et si réconfortante, j'ai commencé dès les premiers mois à la faire connaître à mes parents et amis. Je me suis procuré mille livrets au prix de deux cent cinquante dollars et les distribue gratuitement à tous ceux qui peuvent être intéressés. Environ un an plus tard, j'ai dû en commander mille autres dont une centaine en anglais. À l'occasion d'un voyage en Alberta et dans l'Arctique en 1976, j'emporte une bonne provision de livrets en anglais et les distribue aux curés de diverses églises catholiques, jusqu'en Alaska et la Colombie Britannique.

Depuis lors, je reçois des demandes d'une côte à l'autre du Canada. Une résidente de Vancouver envoie une copie à sa soeur de la Nouvelle-Écosse et d'une personne à l'autre la connaissance du livret se répand. Jusqu'à ce jour, j'en ai distribué tout près de douze mille. À l'endos de chaque livret, il est indiqué qu'il est fourni gratuitement, ainsi que mon nom et mon adresse afin de permettre aux gens de savoir où ils peuvent s'en procurer, et empêcher quiconque d'en faire un commerce.

Monsieur Martel vient installer la statue le 11 novembre 1982. C'est l'accomplissement de la promesse que j'avais faite il y a cinq ans, alors que ma vie était en danger à cause d'obstructions majeures de mes artères et au moment de subir une intervention chirurgicale grave. J'avais promis de réciter les quinze oraisons, pater et ave de sainte Brigitte de Suède, chaque jour pour le reste de ma vie, et de faire installer une statue dans une grotte en évidence, si je revenais à la santé.

Ce soir-là, je passe un temps indéfini dans ma grotte. Pour la première fois je ressens la présence de sainte Brigitte de Suède devant moi, sous la forme de la statue. J'ai l'impression que mes prières sont encore mieux entendues. Je ne peux trop la remercier pour tout ce qu'elle a fait pour moi en intercédant auprès de Dieu, surtout pour ma guérison et ma santé actuelle à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Table des matières

Chapitre 1	Souvenirs d'enfance	7
Chapitre 2	La vie au village	35
Chapitre 3	Je gagne ma vie	94
Chapitre 4	Entrepreneur de pompes funèbres	149
Chapitre 5	Déboires en politique et suite heureuse	251
Chapitre 6	Chirurgie cardiaque majeure	315

Table des matières

7	Chapitre 1
20	Chapitre 2
31	Chapitre 3
148	Chapitre 4
221	Chapitre 5
278	Chapitre 6

Achévé d'imprimé
sur les presses de
Les Éditions Marquis limitée
le 4e trimestre 1983

L'auteur de ce livre a soixante-dix-huit ans et mène encore une vie des plus active.

Grâce à sa mémoire fertile, stimulée par la réminiscence d'un fait à l'autre, Ernest Whissell décrit l'évolution des us et coutumes des habitants de sa région dans la vie de tous les jours.

Cet écrivain né au troisième âge a la bougeotte par curiosité, par une insatiabilité d'expérimenter du nouveau et aussi, peut-être, par un besoin inconscient de se donner. Il possède une foi inébranlable. Son horreur de l'injustice et son esprit de charité le poussent à des gestes parfois imprévus.

Doté d'un sens inné du commerce auquel il s'adonne dès son enfance, il prendra des initiatives étonnantes et audacieuses. Il raconte tout sans intérêt personnel même si cela tourne à son désavantage.

Touche-à-tout opportuniste, il entraîne le lecteur tout au long du vingtième siècle, dans des aventures et situations reflétant les moeurs des épiciers, colporteurs, voyageurs de commerce, encanteurs, commerçants, huissiers, embaumeurs, entrepreneurs de pompes funèbres, agriculteurs ou jockeys. Il aborde la scène politique municipale, provinciale et fédérale après avoir raconté la vie rudimentaire des colons devenus cultivateurs et l'avènement de la dynamite et du béton dans l'Outaouais.

Un style alerte et pittoresque, direct et simple, avec le langage savoureux des conteurs d'antan et la précision d'un homme d'affaires. Un témoignage vivant qui ressuscite le passé, anime le présent et fait confiance à l'avenir.

14,95 \$